

Le programme du festival *Le 18e tout un poème*

Page 12



ISSN 1259-9034



DU MOIS

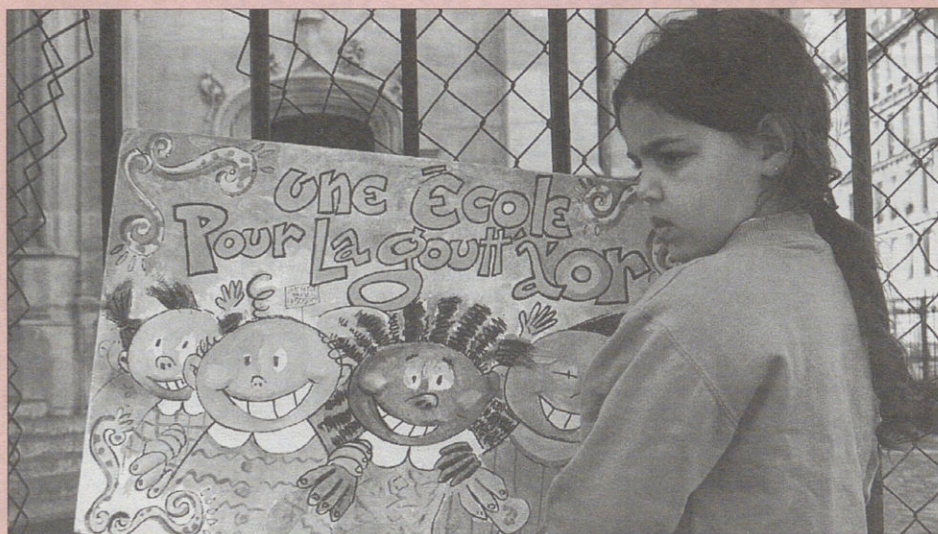
MENSUEL D'INFORMATIONS LOCALES - N° 29 - MAI 1997
12 FRANCS - 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. et fax : 01 42 59 34 10.

PORTRAITS DE CANDIDATS

Avant les élections législatives du 25 mai, une analyse de la situation dans les trois circonscriptions du 18e.

Pages 3 à 6

Manifestations pour une école maternelle à la Goutte d'Or et un collège à la Chapelle



Rémi Douat

A la manifestation du 31 mars à la Goutte d'Or

Voir page 10

Goutte d'Or : la maternelle aux 1400 livres

Page 11

Nouvelle exposition au Musée de Montmartre

Page 21

La crèche des Amiraux sera construite en 1998

Page 7

Le conseil d'arrondissement du 18e continue de s'opposer à la ZAC Pajol

Page 7

Polémique à la Chapelle autour des centres d'assistance aux toxicomanes

Page 8

Le square des Deux Nèthes en préparation

Page 9

La seule entreprise en France de réparation de marteaux de piano

Page 15

Rue Hermel : la 50 000e apprentie d'Ile-de-France

Page 16

Histoire : Les hommes du 18e dans la tourmente de la Commune

Page 17

Les ateliers "portes ouvertes" des peintres d'Anvers aux Abbesses

Page 20

Sur la loi Debré

«Après avoir acheté à plusieurs reprises votre journal, j'ai décidé de m'y abonner, séduite par son originalité et son utilité au service des habitants de notre arrondissement. (...) Dans le numéro de mars, déception : la page 7 était entièrement consacrée à la protestation menée par deux associations contre le projet de loi Debré.

Votre journal porte en sous-titre : "mensuel d'information locales". Ce qui fait son intérêt et son originalité, c'est précisément d'avoir adopté cette optique-là : informer sur les questions concernant la vie de notre arrondissement, faire découvrir le 18e et ses habitants. Il serait très dommage qu'il se laisse entraîner à la dérive du militantisme politique et politicien (...). Votre journal n'est pas une tribune politique et il ne faut pas qu'il le devienne. Votre vocation est de rester ce que vous êtes : un journal des habitants du 18e !

Alors, de l'information, soit. Un tiers de page pour signaler l'existence d'associations mobilisées contre le projet Debré, d'accord. Mais une page entière d'une langue de bois tant entendue, de proclamation emphatiques dont le contenu n'a d'ailleurs rien à voir avec le problème de fond. (Le projet Debré n'ordonne pas l'expulsion immédiate de tous les étrangers ; ceux qui sont aujourd'hui nos voisins et amis le resteront ; que, par ailleurs, il faille instaurer un contrôle d'entrée et de séjour des "touristes" sur notre territoire est une évidence pour toute personne disposant d'un tant soit peu d'honnêteté intellectuelle.)

Et voilà que ça recommence dans le numéro d'avril. Deux pages cette fois, de signatures illisibles ! (...) Serait-ce le début de la fin ?

J'habite le quartier depuis vingt ans, j'y suis activement impliquée dans le mouvement associatif... Votre journal nous est indispensable car il crée un lien. (...) Alors, surtout : ne perdez pas le nord !»

Eva Branecka

Merci de la franchise en même temps que du ton amical de votre lettre. Quelques précisions en réponse :

1. La vocation du 18e du mois est d'informer sur ce qui se passe dans le 18e, notamment sur l'action des associations. Y compris les associations de défense des droits de l'homme.

2. Le 18e du mois est indépendant de toute organisation politique. C'est dans ses statuts, c'est la raison d'être de ce journal. Mais "indépendant" ne signifie pas forcément "neutre". Nous l'avons toujours dit : nous nous reconnaissons le droit de prendre position, à telle ou telle occasion, sur tel ou tel événement.

3. Dans le cas présent, nous avons rendu compte d'un événement. Mais bien entendu, l'importance que nous lui avons donnée est un choix. Nous l'avons fait en connaissance de cause, après avoir vérifié que la majorité des membres de notre équipe y étaient favorables. La majorité, et non la totalité : l'équipe de ce journal est plurielle.

Il est naturel que, parmi nos lecteurs, il y en ait qui ne soient pas d'accord avec ce choix, et qui nous le signalent. (Cela dit, permettez-nous de penser que

la loi Debré pose des problèmes un peu plus complexes que ce que vous dites...)

Sur la rue d'Orchampt

Nous avons publié dans notre dernier numéro (page 6) une lettre de M. Mouscadet à propos du permis de construire du 3 bis rue d'Orchampt. L'Association des riverains de la rue d'Orchampt nous envoie à son tour la lettre ci-après. En possession des arguments de part et d'autre, nos lecteurs sont maintenant bien informés. Nous souhaitons pour notre part n'avoir à revenir sur cette affaire que s'il y a un fait nouveau.

«Nous avons lu la lettre de M. Mouscadet. Nous maintenons que la surface classée en EVIP sur son terrain est bien de 20 m² seulement.

Nous vous rappelons la situation exacte de cette parcelle. Elle mesure 187 m² (9,54 m de large sur 19,60 m de profondeur). La maisonnette située en bordure de la rue couvre à peine le quart du terrain. Une sorte de plateforme béton-

née, avec un petit appentis, avance sur le jardin. M. Mouscadet justifie sa demande de construction par le fait que 120 m² de terrain seraient déjà construits. Comment assimiler un simple sol bétonné à une construction ?

Le POS de 1977 obligeait à une reconstruction à l'identique du bâtiment, ce qui est très rare à Paris. Les raisons de sécurité et de préservation du site montmartrois sont évidentes. C'est le problème de sécurité qui est pour nous majeur. Une construction aussi importante que celle qui est envisagée par M. Mouscadet nécessiterait, sur le sol instable des carrières, de profondes fondations qui sont extrêmement chères et qui ne garantissent pas contre tout risque pour les immeubles voisins.

Nous avons demandé le classement en espace vert intérieur protégé (EVIP) de tout ce terrain jusqu'à la parcelle réellement construite, c'est-à-dire jusqu'à la maisonnette de plain-pied, soutenus en cela par plus de 600 voisins immédiats qui ont signé une pétition.»

Pour le Bureau, D. Jossierand

LES PETITES ANNONCES SONT EN PAGE 23

Le 18e du mois est édité par l'Association des Amis du 18e du mois, 7, rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. et fax 01 42 59 34 10.

L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Christelle Antoine, Hicham Aouichi, Dan Aucante, Bernard Boudet, Blandine Bouret, Noël Bouttier, Jamil Brahimi, Christine Brethé, Abdelhak Briki, Claire Cartier-Cottin, Bertrand Combalieu, Marie Delouze, Rémi Douat, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Donald James, Chantal Juan, Marie-Pierre Larrivé, Françoise Marrié, Daniel Maunoury, Sandra Mignot, Noël Monier, Thierry Nectoux, André Parajon, Patrick Pinter, Rose Pynson, Olivier Raynal, Silke Rotzoll, Sabadel, Jean-Yves Sparfel, Valérie Stafetta, Michèle Stein, Claude Thomas, Laurence Zigliara.



Le spécialiste de la rénovation

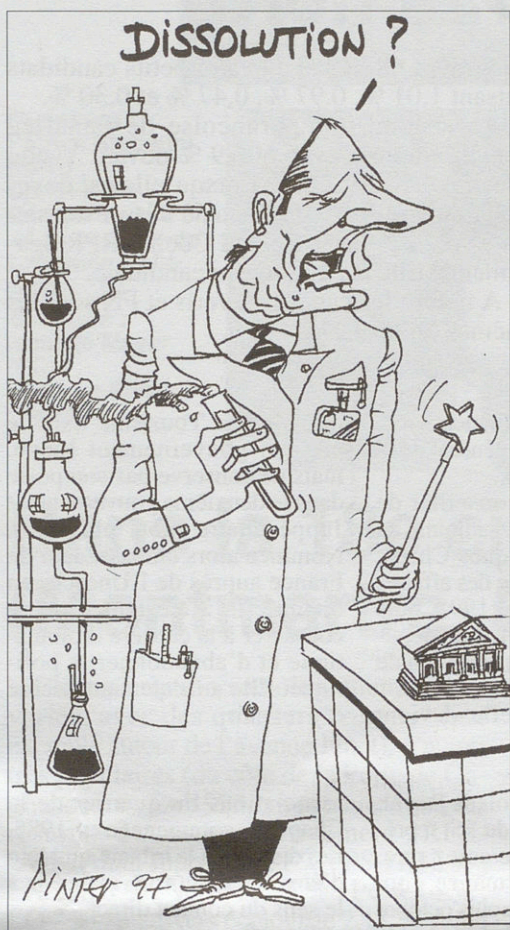
TOUTES PRESTATIONS DE SERVICES FRANCE ENTIÈRE

Appartements - Pavillons - Magasins - Club -
Création de toute pièce à vivre :
Salle de bain - Cuisine - Comble - Local personnalisé
Maçonnerie - Couverture - Carrelages -
Plomberie - Peinture

Devis gratuit. Facilités de paiement.

Téléphone 01 40 267 155

Fax 01 40 390 498



Ce dossier a été réalisé par Christelle Antoine, Bertrand Combaldieu, Noël Monier et Jean-Yves Sparfel.

La situation électorale dans le 18^e

L'annonce de la dissolution et la brièveté de la campagne électorale ont pris de court un certain nombre d'acteurs politiques, notamment dans les petits partis, qui risquent de ne pas avoir le temps de développer leur argumentaire, et la campagne "de terrain" que certains envisageaient.

De l'élection de 1993 à celle de 1995, la tendance avait déjà changé.

En 1993, dans notre arrondissement comme au niveau national, les élections législatives avaient été marquées par une vague de ras-le-bol envers les socialistes. Ce phénomène profitait à la fois aux candidats de droite et, vraisemblablement, aux écologistes. Cette tendance a reflué dans les élections suivantes.

Exemple : dans la 19^e circonscription, en 1993 Jean-Pierre Pierre-Bloch (52,06 %) avait battu Daniel Vaillant. Mais dès l'année suivante, à l'élection partielle organisée après l'invalidation de Pierre-Bloch, c'est Vaillant qui l'emportait (53,60 %). Et en 1995, aux élections municipales, la liste de gauche devançait la liste RPR-UDF - dans un scrutin triangulaire au second tour, il est vrai.

Du côté des écologistes, les Verts avaient réalisé en 1993 de bons scores (entre 10 et 11 %) dans la 17^e et la 18^e circonscription, et dans la 19^e un candidat de Génération Ecologie faisait 9,28 %. Mais en 1994, dans cette même 19^e circonscription, les deux candidats écologistes (Verts et GE) qui se présentaient en concurrence n'obtenaient ensemble que 5,02 %. Et aux municipales de 1995, en additionnant les voix des deux listes Verts et MEI (Mouvement écologiste indépendant, "waechterien") sur l'ensemble de l'arrondisse-

ment, on ne trouvait que 6,9 %.

Le Front national, pour sa part, n'a pas retrouvé en 1995 (12,8 %) ses pourcentages de 1993 (13,18 à 14,59 %). La tendance à la baisse du Front national était d'ailleurs générale dans Paris aux municipales de 95.

La brièveté de la campagne défavorise les candidats nouveaux.

Qu'en sera-t-il cette fois ? Le phénomène "ras-le-bol" risque cette fois de jouer contre les candidats RPR-UDF, mais dans quelle proportion ?

Une autre inconnue pèsera sans doute : le fait que certains candidats sont nouveaux. C'est le cas principalement de Patrick Stefanini, qui n'a pas l'implantation locale qui était celle de Juppé dans la 18^e circonscription. La brièveté de la campagne le desservira, de même que les autres candidats nouveaux. D'autant plus qu'il devra assurer, au niveau national, la coordination de la campagne RPR, ce qui lui laissera encore moins de temps à consacrer à notre arrondissement.

Evidemment, rien n'est joué d'avance. Mais la plupart des observateurs estiment qu'il sera difficile de battre Mme de Panafieu dans la 17^e circonscription ou M. Vaillant dans la 19^e, mais qu'en revanche la bataille est beaucoup plus ouverte dans la 18^e circonscription (Montmartre-Clignancourt).

Les points forts de chacun des partis dans les quartiers du 18^e

Il sera intéressant d'observer les résultats au niveau de chaque petit quartier. On sait que le 18^e est caractérisé par l'extrême diversité de sa population.

L'alliance RPR-UDF fait traditionnellement ses meilleurs scores dans les quartiers riches du sommet de la Butte et de ses pentes nord-ouest (rue Constantin Pecqueur, rue Coysevox, rue Lamarck, etc.). Les points forts des écologistes sont les quartiers Abbesses et Clignancourt (autour de la mairie). Le PC a de solides positions dans les quartiers populaires du nord de l'arrondissement (cités et grands immeubles HLM notamment), mais depuis quelques années le Front national s'est également implanté dans ces mêmes quartiers. En revanche, à la Goutte d'Or, autre quartier populaire et d'immigration, mais où existe une vie locale intense et une forte présence associative, le FN n'a jamais prospéré. La Goutte d'Or, le "village" de la Chapelle, les Abbesses représentent des points d'appui pour le PS.

Candidatures rivales chez les écolos

Nous présentons dans ce dossier des portraits des principaux candidats.

Au jour où nous "bouclons" ce numéro (27 avril), les candidatures ne sont pas toutes connues.

Nous assisterons à l'affrontement de candidats écologistes rivaux. Ceux des Verts sont connus (bien qu'une légère incertitude subsiste quant à l'intronisation de Jean-François Blet). *Convergence Ecologie Solidarité*, la formation de Noël Mamère, a décidé de présenter un candidat dans la 17^e, avec l'étiquette «Pour une vraie écologie authentiquement à gauche». *Génération Ecologie*, la formation de Brice Lalonde, nous a dit

(Suite page 4)

Les trois circonscriptions du 18^e

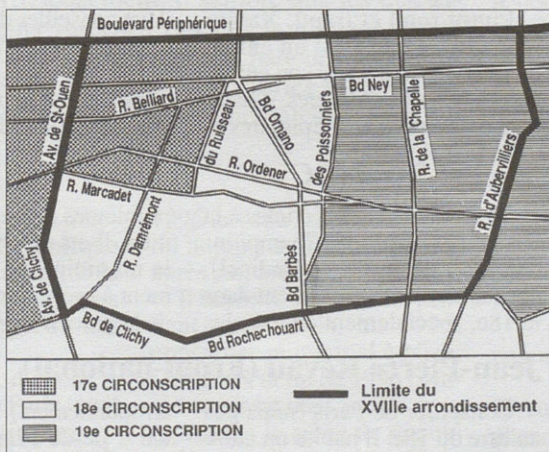
Les circonscriptions électorales pour les législatives, à Paris, ne recouvrent pas les frontières des arrondissements, ni même celles des quartiers, pour cette raison qu'elles sont tracées en tenant compte du nombre d'habitants. Notre 18^e arrondissement est concerné par trois circonscriptions, deux de celles-ci étant à cheval sur les arrondissements voisins.

● **17^e circonscription** : à cheval sur les 17^e et 18^e arrondissements (la plus grande partie se situant dans le 17^e). Dans le 18^e, les limites de cette circonscription passent au milieu des rues suivantes : au nord, la limite de Paris (c'est-à-dire, concrètement, le périphérique) ; à l'est, l'avenue de la Porte de Clignancourt et la rue du Ruisseau¹. Au sud, la rue Marcadet. A l'ouest, l'avenue de Saint-Ouen.

● **18^e circonscription** : entièrement située sur le 18^e arrondisse-

ment. Ses limites passent au milieu des rues suivantes : au nord, la rue Marcadet depuis Guy Môquet jusqu'à la rue du Ruisseau ; puis, en remontant, la rue du Ruisseau et l'avenue de la Porte de Clignancourt, jusqu'à la frontière nord de Paris ; à l'est, la rue des Poissonniers, puis un petit tronçon du boulevard Barbès ; au sud, les boulevards Rochechouart et de Clichy ; à l'ouest, l'avenue de Clichy et l'avenue de Saint-Ouen jusqu'à Guy Môquet.

● **19^e circonscription** : à cheval sur les 18^e et 19^e arrondissements. Ses limites dans le 18^e sont : la



frontière nord de Paris ; à l'ouest, la rue des Poissonniers et le tronçon du bas du boulevard Barbès ; au sud, le boulevard de la Chapelle.

1. Les numéros impairs de la rue du Ruisseau se situent donc dans la 17^e circonscription, et les numéros pairs dans la 18^e. Le même principe joue pour les autres rues-frontières.

qu'elle sera présente dans toutes les circonscriptions parisiennes, mais ses candidats n'étaient pas encore sûrs ; ce pourraient être Philippe Germa, Antoine Laval et Jean-Baptiste Méninger. Quant au MEI (de Waechter), il ne sera présent, semble-t-il, que dans la 18e circonscription.

Du côté des organisations trotskistes, la LCR présente un candidat dans la 19e circonscription sous le sigle «A gauche autrement». Le Parti des Travailleurs a décidé de ne pas en présenter. Nous n'avons pas pu savoir ce que fera Lutte Ouvrière.

Diversité de candidatures également à l'extrême-droite, où le Front national ne sera pas seul à occuper le terrain. Mais là non plus nous n'avons pas encore toutes les informations. (Nous ignorons par exemple si Arnaud Folch se présentera dans la 19e circonscription, comme en 1994.)

Stéfanini dans le domaine privé

Suspensions autour de la permanence électorale du candidat RPR du 18e : elle appartient au domaine privé de la Ville de Paris...

Il y a quelques mois, la publication de noms de personnalités louant à prix défiant toute concurrence des appartements appartenant au domaine privé permanent de la ville de Paris (c'est-à-dire ne faisant pas partie des logements sociaux et devant donc être loués aux prix du marché), avait fait scandale. Ces personnalités bénéficiaient de loyers manifestement sous-évalués et d'avantages injustifiés.

Cette fois, il s'agit de la permanence RPR de Montmartre. Il y a quelques années, la Ville de Paris a racheté une poissonnerie de 60 m², 121 rue Caulaincourt. L'ex-poissonnerie s'est transformée aussitôt en permanence électorale du RPR, accueillant tour à tour Alain Juppé, alors député du 18e, puis Jean-Louis Debré, ministre de l'intérieur et candidat malheureux aux dernières municipales. Patrick Stéfanini, candidat RPR aux législatives, vient donc tout naturellement d'hériter de cette permanence...

Que la Ville de Paris achète ce local dans le but de le louer au RPR est certes tendancieux, mais pas répréhensible légalement si le loyer est au prix du marché, soit 6 à 7000 F hors taxes par mois. Nous avons interrogé le trésorier de la campagne de Stéfanini, qui nous a indiqué que le candidat paie la moitié du loyer, l'autre moitié étant à la charge de la fédération de Paris du RPR ; la charge dans le budget de campagne de Stéfanini est de 4 000 F par trimestre...

Mais ce n'est pas fini. Pour l'occasion, il est décidé de repeindre la façade, vraisemblablement aux frais du RPR et non de la ville conformément à la réglementation des baux commerciaux. Pour ce «toiletage», c'est l'entreprise Astor qui a été retenue. Une entreprise apparemment spécialisée dans le «rafraîchissement» des permanences électorales du RPR car elle a également repeint dans le 17e les murs de celle du ministre des transports et ex-député Bernard Pons. Dirigée par Antonio Astore, par ailleurs président de l'Association des amis de Bernard Pons, cette entreprise du 19e est aussi en affaire avec la Semidep et la SIEMP, deux sociétés d'économie mixte de la ville de Paris gérant des logements sociaux. Cette même entreprise a été mise en cause par la chambre régionale des comptes qui avait des doutes quant à la passation de certains marchés. D'après un administrateur de la Semidep, certains collaborateurs de cette régie immobilière roulaient notamment avec des véhicules dont la carte grise était au nom de l'entreprise Astor. Comme quoi avec la générosité d'autrui on peut encore rouler carrosse!

Christelle Antoine

Dans la 17e circonscription (Grandes Carrières nord)

C'est une circonscription nettement orientée à droite, bien que, dans sa partie située sur le 18e arrondissement, autour de la Porte Montmartre, elle comporte des cités à population plutôt ouvrière (Cité Montmartre, Moskowa...).

En 1993, au premier tour, les résultats étaient les suivants : RPR-UDF (Mme de Panafieu) 44,63 % ; PS 17,38 % ; FN 14,59 % ; Verts 10,14 % ; PC 5,67 % ; divers écologiste

2,71 % ; LO 2,13 % ; quatre petits candidats faisant 1,01 %, 0,97 %, 0,47 % et 0,30 %.

Au second tour, Françoise de Panafieu l'avait emporté avec 60,79 % devant Yvette Davant (PS) 39,21 %. Lorsqu'elle est devenue ministre en 1995, elle a dû laisser son siège à son suppléant Roland Coche (RPR également). Elle est à nouveau candidate.

A noter : les candidats Verts et FN sont les mêmes qu'en 1993.

Françoise de Panafieu (RPR-UDF)

On ne peut pas dire que Françoise de Panafieu, 48 ans, ait connu la misère. Petite-fille d'amiral, elle est la fille de François Missoffe, qui fut industriel et plusieurs fois ministre de De Gaulle dans les années 60, et d'Hélène Missoffe, une des héritières De Wendel, une des plus grosses fortunes de France, et qui fut également député et ministre.

Elle a épousé Guy de Pana-

fieu, énarque, actuellement vice-président-directeur général de la Lyonnaise des Eaux.

Elle a été élue conseiller de Paris (RPR) en 1979, adjointe au maire de Paris Jacques Chirac depuis 1983 (chargée des affaires culturelles jusqu'en 1995, puis des parcs et jardins), élue députée dans la 17e circonscription de Paris en 1986, 1988 et 1993.

En mai 1995, elle devient

ministre du Tourisme dans le premier gouvernement Juppé, mais ne conserve pas son poste dans le deuxième gouvernement Juppé quatre mois plus tard. Nommée alors ambassadeur de France auprès de l'Unesco, on dit qu'elle a été tentée de se consacrer à la carrière diplomatique et d'abandonner la politique. Elle a finalement décidé d'y revenir.

Annick Lepetit (PS)

La 17e circonscription est une de celles que le PS a réservées pour des candidates femmes, et c'est Annick Lepetit, 39 ans, qui s'y colle.

(En 1993, le candidat PS était déjà une femme, Yvette Davant, mais celle-ci n'a pas souhaité se présenter à nouveau.)

Militante du parti socialiste depuis 1983, spécialiste de communication et documentation, Annick Lepetit a travaillé dans les services de presse de Cha-

rasse, Jospin et Ségolène Royal. Ce qui, à l'intérieur du PS, représente un éclectisme assez rare, une sorte de performance - qui l'a conduite à être depuis octobre 1996 responsable du service de presse du parti.

Auparavant, elle avait été élue en 1995 conseillère de Paris et deuxième adjointe au maire du 18e, chargée de la démocratie locale et des rapports avec les associations. Cela récompensait sa présence de militante dans les

associations du quartier de la Chapelle, commencée en 1985. Les discours à la tribune sont loin d'être son point fort, mais elle a le sens du contact direct.

Pour l'anecdote : la circonscription où elle se présente était une de celles que les Verts revendiquaient dans le cadre de l'accord PS-écologistes. Mais Daniel Vaillant, principal responsable des élections au PS, a refusé de sacrifier sa fidèle lieutenante.

Xavier Knowles (Verts)

Plutôt rond et trapu, Xavier Knowles, 41 ans, est un enfant du quartier : il a passé son enfance aux Grandes Carrières, il habite actuellement aux Epinettes et

il est conseiller d'arrondissement du 17e depuis 1989.

Il a fait toutes sortes de métiers : entraîneur d'athlétisme, gérant de société, vendeur de

fruits et légumes... Il a fait un passage par le PC dans sa jeunesse, mais assez bref, et c'est un des plus anciens adhérents des Verts à Paris.

Michel Rizzi (PC)

39 ans, ingénieur d'études à la RATP (il travaille à Championnet, où il est militant syndical), conseiller d'arrondissement dans le 18e, spécialement chargé des

problèmes de transports en commun, il est intervenu au nom de la municipalité du 18e notamment à propos de la construction de la gare SNCF Eole Evangile-

Aubervilliers, de la réorganisation de la ligne 13 du métro, des dessertes d'autobus... Sa compétence est reconnue, y compris par ses adversaires politiques.

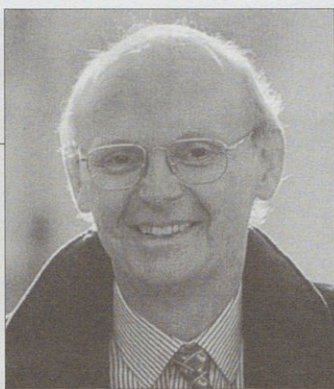
Jean-Pierre Revau (Front national)

Conseiller de Paris (mais pas au titre du 18e, il habite un autre

arrondissement), conseiller régional d'Ile-de-France, Jean-Pierre

Revau est un homme important au FN : il y est trésorier général.

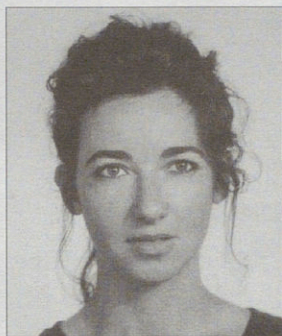
■ **Autres candidats** : Patrice Vuillard (PNR, extrême-droite), Yves-Marie Leulan (Parti Liberté), Ricardo Uztarroz (Convergence Ecologie Solidarité).



Sophie Dalbin

Ci-dessus :
Patrick Stefanini
(RPR) ;
Christophe
Caresche (PS)
et sa suppléante
Laurence Gold-
grab.

Ci-contre :
Isabelle Mayer
(PC) ;
Anne Le Strat
(Verts).



Dans la 18e circonscription (Montmartre, Clignancourt)

Circonscription sociologiquement très variée, avec des quartiers "rupins" (par exemple autour de l'avenue Junot), d'autres très populaires (du côté de la Porte de Clignancourt). En 1993, au premier tour, les résultats étaient respectivement : RPR-UDF (Alain Juppé) 43,71 % ; PS 17,82 % ; FN 13,18 % ; Verts 10,95 % ; PC 6,14 % ; LO 2,37 % ; divers écologiste 2,18 % ; cinq petits candidats faisant 1,94 %, 0,77 %, 0,61 %, 0,33 % et même... 0,00 % !

Au second tour, Juppé l'avait emporté avec 59,47 % sur Caresche (PS) 40,53 %. Mais la situation pourrait être différente cette fois, pour deux raisons : la gauche a emporté la mairie du 18e aux dernières municipales et Christophe Caresche, premier adjoint, est certainement beaucoup plus connu qu'en 1993. Du côté RPR-UDF en revanche, Juppé avait une solide implantation locale qui manque à Stefanini.

La campagne est déjà commencée dans les faits depuis plusieurs mois, pour l'un

comme pour l'autre. Elle a donné lieu à échange de propos aigres-doux : par exemple, lorsque Stefanini s'est félicité, comme si c'était lui qui l'avait obtenu, de la construction d'un hôpital de gériatrie à Bretonneau, et de la création d'une vigie de police à la mairie, Caresche a répliqué vertement que Stefanini n'y était pour rien. (En réalité, la municipalité PS du 18e n'est pas non plus à l'origine de ces initiatives. Pour Bretonneau, c'est une décision de l'Assistance publique, et l'idée de la vigie de police avait été lancée par l'ancien maire du 18e, Roger Chinaud.)

Contre toute attente, Jean Wlos, la figure du P.C. dans l'arrondissement, ne se présente pas cette fois-ci. Officiellement, il a souhaité un renouvellement des candidats. Officieusement, il semble que les discussions internes ont été houleuses avant d'aboutir mi-mars à la liste des candidats dans le 18e, qui a été ratifiée mi-avril par les instances départementales du parti.

Patrick Stefanini (RPR-UDF)

Patrick Stefanini, 43 ans, a le profil type d'un homme d'appareil : un esprit méthodique, une grande puissance de travail, des dons pour le contact, le sourire, mais avec, derrière les lunettes, un regard toujours en éveil.

Comme Chirac, comme Juppé (et comme Fabius, Rocard et beaucoup d'autres leaders politiques), c'est un "énarque", sorti en 1979 de l'Ecole Nationale d'Administration. Il a commencé sa carrière au ministère de l'Intérieur, où il a été chef du bureau des personnels. Après un passage dans "la préfectorale", on le retrouve, lors de la première cohabitation en 1986, chef de cabinet de Robert Pan-

draud, qui est ministre délégué à la Sécurité publique (autrement dit, ministre de la police). Il reste à l'Intérieur en 1988, au département des étrangers.

En 1990 il est détaché à l'Hôtel de Ville de Paris, où il travaille avec Alain Juppé - qui vient de devenir secrétaire général du RPR. Les deux hommes ne se quitteront plus.

Au RPR (auquel il adhère en 1991), il devient le grand spécialiste de la carte électorale, et en 1993 c'est lui qui s'occupe de distribuer les investitures.

En 1995 il est directeur de la campagne présidentielle de Chirac, puis entre au cabinet de Juppé à Matignon, et en

1996 le voilà secrétaire général adjoint du RPR, cinq ans après son adhésion au parti.

Il habite le 15e, et a été pendant onze mois, en 1995, conseiller municipal à Nice. Désigné à la fin de 1996 comme candidat dans le 18e pour reprendre le siège de député qu'occupait naguère Alain Juppé, il sait que son handicap est d'être un nouveau venu dans l'arrondissement.

Aussi se met-il très tôt en campagne, distribuant dans les boîtes à lettres de la circonscription une carte de vœux avec sa photo, ne manquant pas une occasion de se montrer, notamment lors des inaugurations ou des remises de récompenses. Il n'avait pas

DOSSIER ÉLECTIONS

oublié d'être présent, par exemple, le jour où l'on a fêté dans notre arrondissement la 50 000e apprentie d'Ile-de-

France (voir notre article page 16) ; mais son adversaire PS, Christophe Caresche, était là lui aussi...

Christophe Caresche (PS)

Christophe Caresche, 36 ans, une longue silhouette, le front haut, ne parvenant pas se débarrasser tout à fait d'un air de grand adolescent, est venu dans le 18e arrondissement, comme il l'avoue lui-même, «un peu par hasard», dans la foulée de Daniel Vaillant et Bertrand Delanoë qu'il connaissait bien et qui l'avaient embarqué avec eux sur la liste PS pour les municipales de 1989. Depuis, il s'est sérieusement implanté. Il habite maintenant rue Caulaincourt. Conseiller régional depuis 1992, il est devenu en 1995, lorsque la liste de gauche a gagné les municipales, premier adjoint de Daniel Vaillant. Comme celui-ci, député et chargé de

grosses responsabilités au PS, ne peut pas donner la totalité de son temps au 18e, c'est Caresche qui suit à peu près tous les dossiers dans le détail. Sa force, donc, c'est sa connaissance approfondie du 18e.

Au sein du PS, on le dit proche de Jospin et Vaillant, mais il lui arrive de prendre des positions sensiblement plus à gauche qu'eux. Il est vrai que, n'ayant pas de responsabilités nationales, il a la langue plus libre...

Professionnellement, si l'on excepte la brève période où il a travaillé dans une société de conseil, il a toujours fait de la politique, comme assistant parlementaire puis au conseil régional.

Anne Le Strat (Verts)

Bretonne, 28 ans, étudiante en géopolitique (elle prépare une thèse de doctorat sur le partage des eaux du Jourdain), elle s'est très vite impliquée dans les luttes écologistes : membre dès le lycée de la Société d'étude et de protection de la nature en Bretagne, elle a participé à Paris

aux rassemblements à vélo, à la lutte contre la destruction du quartier de la Moskova, elle se bat pour les droits des minorités, soutient le Gay Pride et les actions d'Act-Up...

Militante des Verts depuis 1992, elle y a des responsabilités au niveau régional et national.

Isabelle Mayer (PC)

Institutrice, Isabelle Mayer, 39 ans, fait partie de l'équipe municipale du 18e comme adjointe aux affaires scolaires. Domaine qu'elle connaît sur le bout des doigts et où elle se montre particulièrement active, en se battant régulièrement pour obtenir plus de moyens humains et financiers dans les écoles maternelles et pri-

maires de l'arrondissement. Militante de terrain, elle a également participé au soutien du mouvement des «sans papiers» de la rue de Pajol puis de l'église Saint-Bernard.

Au sein de la fédération de Paris du PCF, elle est une des animatrices du secteur «intellectuels».

Xavier Schleiter (Front national)

Xavier Schleiter n'a que 24 ans, il est étudiant et il effectue actuellement son service militaire.

C'est la première campagne de ce très jeune candi-

dat, membre du bureau national du Front national jeunes. (En 1993, la candidate FN était Martine Lehideux, principale dirigeante du parti lepéniste en Ile-de-France.)

■ **Autres candidats** : Roland Hélie (PNR, extrême-droite), Stéphane Poli (Mouvement écologiste indépendant, "waechtérien").

(Suite page 6)

Dans la 19e circonscription (Goutte d'Or, Chapelle)

La partie nord de cette circonscription (cité Charles Hermite, tours, immeubles HLM) est populaire et ouvrière, et on y voit le PC d'un côté, le FN de l'autre, faire de bons scores.

En revanche, à la Goutte d'Or, le FN n'a pas réussi à s'implanter sérieusement. La ZAC Evangile et les quartiers anciens du "village Chapelle" ont une population mélangée.

L'élection de 1993 ayant été invalidée,

une élection complémentaire a eu lieu en 1994. Les résultats au premier tour ont été les suivants : PS (Vaillant) 33,21 % ; UDF 31,44 % ; FN 14,58 % ; PC 7,47 % ; extr.dr. (Girard) 3,76 % ; Verts 2,09 % ; Génér.écolo. 2,03 % ; autres candidats 1,75 % ; 1,43 % ; 0,99 % ; 0,57 % ; 0,39 % ; 0,29 %.

Au deuxième tour, Daniel Vaillant (PS), avec 53,60 %, l'a emporté sur Anne-Marie Pierre-Bloch (UDF) 46,40 %.

Daniel Vaillant (PS)

Daniel Vaillant, 47 ans, aime rappeler que son père était ouvrier chez Renault, qu'il n'est pas entré dans la politique par l'ENA, et qu'il vit à la Goutte d'Or depuis l'âge de 9 ans. (Il habite actuellement rue Ernestine et ne s'est pas installé dans les beaux quartiers comme son vieux rival Jean-Pierre Pierre-Bloch.)

Après avoir travaillé dix ans dans un laboratoire de biologie boulevard Barbès, il a épousé la politique en 1966, au côté de Claude Estier, au sein de la *Convention des institutions républicaines*, petit parti fondé par Mitterrand avant que celui-ci ne prenne le PS au congrès d'Epinay. Trente-et-un ans plus tard, voici Vaillant n° 2 du PS, bras

droit de Jospin dont il a dirigé la campagne présidentielle. On chuchote qu'en cas de victoire de la gauche il serait ministre de l'Intérieur. Il a en tout cas fait un stage à l'*Institut des hautes études de la sécurité intérieure* (IHESI).

Signe particulier : lorsqu'il est très fatigué, il parle, parle, on ne peut plus l'arrêter.

Respecté par ses adversaires (Juppé par exemple) pour son ouverture d'esprit, il se voit a contrario reprocher, sur sa gauche, d'avoir beaucoup trop de "prudence" et de sens du compromis, et de refuser de s'engager nettement sur certaines causes (aussi bien, par exemple, lors du conflit social de l'hiver 95 que lors de la lutte des sans-papiers, et même à propos de la ZAC Mosko-

wa). A quoi il répond que, adepte du parler vrai, il se refuse aux promesses démagogiques.

Comme maire du 18e, il est handicapé par le peu de pouvoir que la loi accorde aux maires d'arrondissement, et il doit assumer ce paradoxe d'être un des poids lourds du PS et de devoir en permanence pleurer misère, et négocier le moindre sou pour le 18e auprès du chef de clan du RPR parisien, qui est en même temps maire de Paris, Jean Tibéri.

Son suppléant (c'est important, car c'est celui-ci qui siègerait comme député au cas où Vaillant deviendrait ministre) est le même qu'en 1994 : Daniel Marcovitch, conseiller d'arrondissement du 19e.

Professionnellement, il a débuté comme journaliste à *France-Soir*, est devenu agent de relations publiques (il a été notamment l'agent de Johnny Halliday), puis conseiller de diverses personnalités UDF (Poher, Durafour, Stoleru...). Député du 18e en 1988, il est réélu en 1993, mais invalidé par le tribunal car il a dépassé le plafond de dépenses autorisé par la loi. Etant interdit de candidature pendant un an, il pousse sa femme Anne-Marie à se présenter pour lui succéder en 1994, mais elle est nettement battue par Daniel Vaillant.

mais surtout il s'est engagé dans le combat des associations de quartier. Son premier succès, il l'a obtenu dans le 10e, dans l'affaire du jardin Villemin, et sa bataille la plus récente celle du quartier du bassin de la Villette. Il y a quelques années, il a créé un réseau baptisé du nom suggestif de CLAQ (Coordination

Jean-Pierre Pierre-Bloch (RPR-UDF)

Jean-Pierre Pierre-Bloch, 58 ans, porte un nom célèbre : son père a été Compagnon de la Libération, ministre de De Gaulle et président de la LICRA (Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme). Le jeune Jean-Pierre est entré dans la politique par la gauche : très jeune, il a adhéré chez les socialistes, mais les a quittés bientôt pour le PSD (dissidents de droite de la SFIO, et une des composantes de l'UDF). Il s'est aperçu en fin de compte que, pour gagner des voix, rien ne vaut un discours musclé sur le thème de la sécurité ; il en a fait

une de ses spécialités, écrivant sur le sujet un livre qui fut annoncé par de grandes affiches dans le 18e, et il aime se faire photographier en compagnie de policiers.

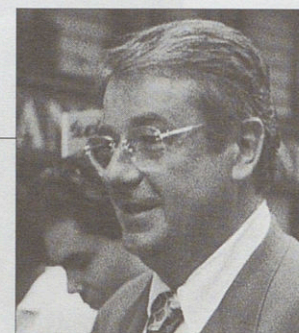
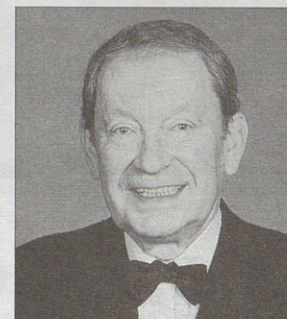
De ses débuts, il garde cependant une pointe d'accent faubourien et un goût pour le contact avec les petites gens : il entretient des liens avec un réseau d'associations de personnes âgées, d'aide sociale dans les quartiers, etc... Ses adversaires disent qu'il a parfois tendance à considérer les animateurs de ces associations comme des agents électoraux...

dans les eaux de l'extrême-gauche autogestionnaire (bien que ce terme lui paraisse, dit-il, «un peu étriqué»), sans toutefois appartenir à aucun parti. Il a travaillé avec le journal *Politique-hebdo* dans les années 70 (sans être journaliste), a donné un coup de main au Syndicat de la magistrature (sans être magistrat),

Jean-François Blet (Verts)

Quand il s'en prend à quelqu'un, il ne lâche pas facilement le morceau. Cette hargne a valu à Jean-François Blet, 55 ans, beaucoup d'inimitiés. Elle lui a aussi permis de "contrer" le pouvoir de l'Hôtel de Ville sur plusieurs dossiers.

Professeur de sciences politiques à l'université Dauphine, il milite depuis longtemps



De haut en bas : Daniel Vaillant, Jean-Pierre Pierre-Bloch, Jean-François Blet, Patrice de Blignières.

et liaison des associations de quartiers) qui regroupe une quarantaine d'associations à Paris et quelques-unes en province, et qui a mené de rudes assauts, entre autres, contre l'Atelier parisien d'urbanisme à l'époque où Chirac régnait à l'Hôtel de Ville.

Michel Turoman (PC)

57 ans, technicien de fabrication pharmaceutique, il est conseiller d'arrondissement du 19e depuis 1989, conseiller de Paris depuis 1995.

Il s'occupe plus particulièrement des problèmes de sécurité, de déplacements et d'environnement, tout en coordonnant le groupe com-

En 1995, aux municipales, Jean-François Blet figurait en tête de la liste Paris-Écologie dans le 19e (sans être adhérent aux Verts) et, après la fusion de cette liste au deuxième tour avec celle du PS, il est devenu adjoint chargé de l'urbanisme dans le 19e.

muniste du Conseil de Paris. Engagé au PC depuis plus de 25 ans, il s'investit également dans l'association Ciné 19.

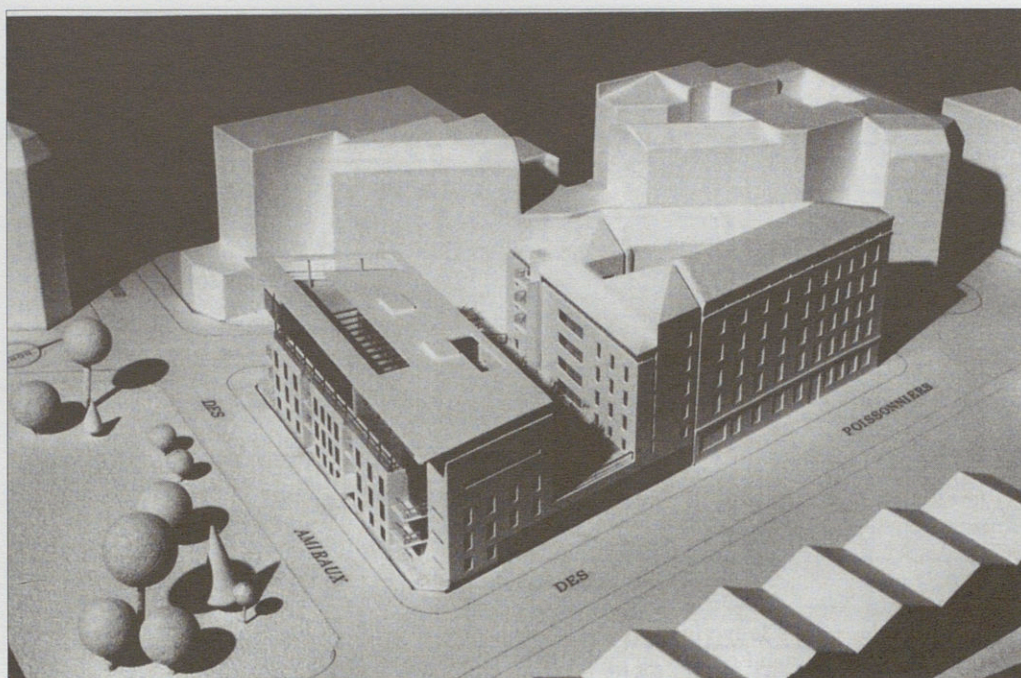
Il a pour suppléante Mireille Marchioni, 46 ans, assistante sociale, conseillère de Paris et conseillère d'arrondissement du 18e (où elle suit les problèmes des collégiés).

Patrice de Blignières (Front national)

Patrice de Blignières (issu d'une famille de petite noblesse bretonne) est déjà un vieux routier des campagnes électorales. Il est conseiller régional d'Ile-de-France et conseiller d'arrondissement dans le 18e : il y fut le seul élu de la liste Front national aux municipales de 1989 et à celles de 1995. Toujours nanti d'un nœud papillon, il assiste régulièrement aux réunions du conseil d'arrondissement, mais n'y intervient presque jamais : depuis l'élection de 1995, nous avons noté trois interventions de sa part (et seulement trois, à moins d'un oubli), une fois pour dénon-

cer les méfaits d'une bande de jeunes rue Boinod, une fois pour critiquer le projet de ZAC Pajol, et une fois pour signaler une faute de frappe dans un texte.

Dans les votes, à quelques rares exceptions près, et quel que soit le problème posé, il applique toujours le même principe : lorsque les conseillers de gauche et ceux de droite votent de la même façon, il se joint à eux ; lorsque la gauche et la droite votent de façon différente, il s'arrange pour voter d'une troisième façon (par exemple, si la droite vote contre, il s'abstient, et vice-versa).



La crèche des Amiraux sera construite en 1998

Pour la construction de la crèche des Amiraux, cinq cabinets d'architecte avaient répondu au concours lancé par la Ville de Paris. C'est le projet de Georges Pencreac'h (ci-contre) qui a été retenu. Georges Pencreac'h est un des architectes favoris de la Ville de Paris : dans le 18e, il a construit les deux bâtiments situés face à face au carrefour Duhesme-Marcadet (l'un abritant une école maternelle, l'autre une crèche), ainsi que la crèche des Abbesses.

L'opération comprendra une crèche de 60 berceaux, dont la façade donnera sur la rue des Amiraux, et au nord de celle-ci, à l'angle de la rue Boinod et de la rue des Poissonniers, un ensemble de logements accompagnés d'une surface commerciale et d'un parc de stationnement. Il s'agira de logements PLI (c'est-à-dire de standing "intermédiaire").

En face de la crèche, du côté sud de la rue des Amiraux, est prévu un jardin public.

Au cours d'une entrevue qu'elle a obtenue le 4 avril à l'Hôtel de Ville avec M. Reina, représentant la municipalité de Paris, l'association du quartier *Mieux vivre au Simplon* s'est vu promettre que les procédures seraient accélérées. Les premiers crédits pour cet ensemble sont donc inscrits au budget 1997, et les travaux prévus pour 1998.

Recensement des immeubles insalubres dans le quartier

L'association a obtenu également des engagements quant à un recensement des immeubles insalubres dans le quartier, et quant à l'aménagement des parcelles non utilisées : en effet, nombre d'immeubles ou de parties d'immeubles "pré-emptés" par la Ville et actuellement en attente d'un destin, ont été murés ou abattus, mais pour le moment on ne fait rien de ces parcelles. Cette situation contribue au "pourrissement" du quartier dénoncé par ses habitants.

Des toxicomanes avaient squatté les immeubles du 17 rue du Roi d'Alger, du 11 rue Neuve-de-la-Chardonnière, du 16 passage Kracher où ils avaient occasionné deux incendies. Ils en ont été évacués et les immeubles ont été murés.

En ce qui concerne l'immeuble situé à l'angle des rues du Roi d'Alger et Neuve-de-la-Chardonnière, qui appartient à des propriétaires privés, mais qui était inoccupé, éventré et servait de dépôt d'ordures, le conseil d'arrondissement du 18e avait voté un vœu demandant que soit décrété sur cet immeuble un "péril sanitaire", permettant l'intervention de l'autorité publique puisque les propriétaires n'effectuaient pas les travaux nécessaires. C'est ce qui a finalement été fait.

L'action de l'association *Mieux vivre au Simplon*, créée en novembre dernier, obtient ainsi ses premiers résultats.

Dans notre prochain numéro, un dossier détaillé sur le quartier Amiraux-Simplon.

Le conseil d'arrondissement renouvelle son opposition à la ZAC Pajol

Un permis de démolir est affiché depuis le mois de février devant les hangars SNCF de la rue Pajol et le bâtiment de messageries de la rue du Département. Et le conseil d'arrondissement du 18e a été consulté, comme le veut la loi, sur le projet de convention entre la Ville de Paris et la Société Nouvelle d'Espaces Ferroviaires, émanation de la SNCF, chargée de l'aménagement futur de cette zone. La ZAC Pajol (zone d'aménagement concerté) entre ainsi dans sa phase de réalisation. Il y est prévu 570 logements nouveaux, une école de 12 classes et un petit espace vert.

Le conseil d'arrondissement a renouvelé son opposition majoritaire au projet de ZAC (zone d'aménagement concertée) tel qu'il est actuellement envisagé par l'Hôtel de Ville. (Les conseillers RPR et UDF, eux, ont voté pour, tout en déclarant souhaiter que la concertation se poursuive en même temps que la réalisation de la ZAC...)

De son côté l'association La Chapelle a écrit à Jean Tibéri, maire de Paris. Elle lui rappelle d'abord ses déclarations publiques de mars dernier, annonçant une «nouvelle politique urbaine». «*Désormais aucune ZAC ne doit être lancée sans avoir pris le temps d'exami-*

ner si d'autres procédures ne répondaient pas mieux aux vœux des Parisiens, en intégrant davantage de concertation», avait déclaré M. Tibéri. L'association le prend au mot et lui demande «*de faire une pause dans l'attente de ce consensus*».

Le maire de Paris a en effet accepté qu'une étude socio-économique du quartier soit lancée afin de mieux cerner les besoins. S'il ne s'agit pas d'un alibi, déclare l'association, pourquoi ne pas attendre les résultats de cette étude avant d'engager concrètement des travaux ?

Une troisième école le long des voies ?

Le problème de la situation de la nouvelle école a notamment soulevé des critiques : le projet actuel envisage de la construire au long des voies ferrées. Or deux écoles du quartier de la Chapelle, déjà situées au long des voies, ont attiré l'attention sur les nuisances : bruit, et surtout pollution par les gaz des motrices Diesel qui manœuvrent en permanence dans ce secteur. Il serait plus sage, semble-t-il, d'installer l'école du côté rue du Département. Et dans ce cas pourquoi décider la démolition complète du bâtiment qui se trouve à cet endroit et qui pourrait très bien, une fois réaménagé à l'intérieur, accueillir des classes ? L'architecte de la Ville de Paris consulté sur le permis de démolir s'étonnait lui-même de cette décision.

Et l'Institut de Soudure ?

Daniel Vaillant, maire du 18e, s'est étonné par ailleurs de la hâte mise à entreprendre cette ZAC contestée par la majorité des habitants, alors qu'un peu plus loin, rue Philippe de Girard, à l'angle du boulevard, les bâtiments de l'ancien Institut de Soudure restent vides depuis longtemps et sans utilisation prévue. Ils appartiennent au Crédit lyonnais et celui-ci est prêt à vendre, on pourrait sur ce terrain construire une centaine de logements sociaux, dit Daniel Vaillant. Pourquoi l'Hôtel de Ville bloque-t-il ?

Un (petit) pas pour le secteur Château Rouge

La rénovation du secteur Château Rouge avance lentement. Le conseil d'arrondissement a été appelé à donner son accord pour que le PACTE de Paris finance la réhabilitation de 30 immeubles en mauvais état (voir liste dans notre n° 25). Il a proposé de rajouter les 24 et 71 rue Myrha et 22 rue Cavé.

Mais on n'a toujours aucune nouvelle de l'enquête ouverte en décembre-janvier dans le local Semavip du 29 rue Myrha. Au cours de cette enquête, des questions avaient été posées au sujet de plusieurs immeubles prévus "à réhabiliter" mais dont les associations de quartier estiment qu'ils devraient plutôt être démolis et reconstruits. Certains ont d'ailleurs fait l'objet d'un diagnostic d'insalubrité. On ignore quelles conclusions en a tiré la Ville de Paris.

MARQUAY

Jean-Pierre MARQUAY, FROMAGER

**Produits fermiers de provenance directe
de petits producteurs**

81, avenue de Saint-Ouen, 75017 Paris.
(métro Guy Môquet)

Tél. 01 46 27 59 68

Polémique à la Chapelle autour des centres d'assistance aux toxicomanes

La question de la drogue dans le quartier de la Chapelle¹ a rebondi ces dernières semaines. Tout d'abord, l'action menée pour refouler la toxicomanie des environs de la Porte de la Chapelle a entraîné une poussée du trafic dans les rues du centre du quartier. Autre événement : une pétition qui a circulé autour du marché de l'Olive, et qui s'en prenait aux deux structures d'aide aux toxicomanes présentes dans le quartier, a relancé la polémique à ce sujet. Troisième événement, qui a fait moins de bruit mais qui est sans doute aussi important : un effort de meilleure coordination entre les acteurs locaux concernés et l'établissement d'une "plateforme" comportant des mesures concrètes.

Rappel : le quartier de la Chapelle, entre Marx Dormoy, la rue Pajol et le square de la Madone, avait été brutalement confronté, fin 1994, à l'irruption du marché du crack, chassé du quartier Stalingrad par la police.

Progressivement, l'action policière (patrouilles et interpellations, fermeture de certains squats qui abritaient le trafic), et aussi celle des acteurs sociaux, et la réaction des habitants et des commerçants, ont permis une réduction sensible de ce trafic. Mais il s'est déplacé ailleurs : en partie vers la Goutte d'Or, en partie du côté de la Porte de la Chapelle, autour du boulevard Ney et des voies ferrées de la Petite Ceinture.

Le trafic reflue au centre du quartier

Depuis octobre, des offensives ont été menées dans ces deux secteurs. A la Goutte d'Or, les interventions policières se sont renforcées, des squats "délictueux" et des cours où se réunis-

La drogue est de nouveau à l'ordre du jour à la Chapelle : une nouvelle poussée du trafic dans le centre du quartier, une pétition qui relance une polémique, un effort de coordination des acteurs concernés...

saient les toxicomanes la nuit ont été fermés. Du côté de la Porte de la Chapelle (où le trafic de drogue était lié à la prostitution), répression du stationnement des véhicules, clôture des voies ferrées par des grilles solides.

Ces mesures ont eu une certaine efficacité. Mais du coup, le trafic a de nouveau reflué vers le centre du quartier où, nous dit Frédéric de Bresson, de l'association la Chapelle, «les rues ont repris l'ambiance qu'elles avaient un an auparavant».

Une pétition contre le Sleepin et la Boutique

En avril, des commerçants du quartier ont fait signer une pétition qui, entre autres, s'en prenait aux structures d'aide aux toxicomanes présentes à la Chapelle. Cette pétition a eu un écho médiatique. *Libération*, *le Parisien* lui ont consacré des articles.

Il existe deux structures de ce genre à la Chapelle : la Boutique, rue Philippe de Girard, gérée par l'association Charonne (et ainsi nommée, tout bêtement, parce qu'elle est installée dans une ancienne boutique), est un centre d'accueil de jour où les toxicomanes peuvent boire un café, se laver, trouver quelqu'un à qui parler. Le Sleepin, rue Pajol, créé par l'association SOS Drogue International, est un centre d'accueil de nuit, l'unique centre d'hébergement pour les toxicomanes non sevrés qui existe à Paris.

Dans l'un comme dans l'autre, le trafic et la consommation de stupéfiants sont sévèrement interdits. Les toxicomanes qui les fréquentent respectent cette règle : ils savent que ces lieux, espaces de propreté et de repos dans leur vie incroyablement dure, seraient fermés au moindre incident.

On entend dire par des habitants du quartier que ces deux espaces attirent les drogués, qu'il faut les interdire. C'est une façon erronée de voir les choses. D'abord parce que ces institutions existaient bien avant que le trafic déferle sur le quartier. Et surtout parce que, loin de favoriser l'expansion de la drogue, elles ont au contraire pour objectif d'aider les toxicomanes à s'en sortir.

L'action policière est nécessaire pour lutter contre le trafic et ses nuisances. Mais, on l'a vu à la Chapelle, son effet est de déplacer le problème d'un endroit à un autre. On ne peut en aucun cas s'en contenter.

Alors que faire ? Personne ne peut nier que le développement de la toxicomanie est lié à des évolutions de la société, notamment à la montée du chômage. La lutte contre la drogue est liée à la question : quelle politique économique et sociale ?

Mais, de façon immédiate, il est indispensable de mettre en place, à côté de la répression et avant elle, des politiques de prévention et d'assistan-

ce. Les premières victimes de la drogue, ce sont tout de même les drogués. Qui peut jurer que cela n'arrivera jamais dans son entourage, dans sa famille ? Qui osera dire que les toxicomanes ne sont pas des personnes humaines, ayant le droit qu'on les aide à sortir de cet enfer - même si ce n'est que pour quelques heures ?

Les politiques ont à ce sujet des positions ambiguës. La municipalité du 18^e a pris la défense des actions d'assistance aux drogués (et de lutte contre le sida, par exemple les systèmes d'échange de seringues souillées contre des seringues stériles), mais toujours en déclarant : il ne faut pas que ces institutions soient concentrées dans un seul quartier considéré comme un ghetto de la drogue, il faut en créer aussi ailleurs. Fort bien. Mais lorsqu'à l'automne dernier des projets d'implantation de centres de ce type dans le 20^e (rue de Terre-Neuve) ou le 10^e (rue Bichat) ont été proposés, les conseils d'arrondissement concernés se sont montrés plus qu'hésitants.

Une plateforme d'action commune

A la Chapelle, nombre d'acteurs sont concernés : pouvoirs publics (municipalité, services sociaux, police), associations d'habitants, structures d'accueil des toxicomanes. Leurs points de vue sont parfois différents ; par exemple, le langage de l'association Olive 18 et celui du collectif *Stop la drogue* sont loin de coïncider. La confrontation des points de vue, la recherche d'une coordination est à l'ordre du jour.

Des rencontres ont eu lieu. En janvier, au local de l'association la Chapelle et sous l'impulsion de locataires vivant à proximité des deux structures d'accueil, le travail a repris avec la participation active de leurs responsables. Une plateforme a été adoptée. Les équipes encadrantes de ces lieux d'accueil se sont engagées à agir pour que les usagers de drogue ne stationnent plus dans la rue autour de leurs locaux. Elles vont mener un travail de rue, en direction des toxicomanes et aussi des habitants, dans un périmètre allant du square de la Madone au métro la Chapelle.

Un réflexion a été engagée aussi avec le comité de prévention de la délinquance de la mairie du 18^e.

Cet effort de coordination est ouvert à toutes les composantes de la vie locale ayant la volonté d'apporter une aide motivée. Pour informations : association la Chapelle, 81 rue Riquet, 01 40 34 19 75, demander Frédéric, et association Charonne ("la Boutique"), 01 46 07 94 84, demander André.

R.M.

1. Voir les articles dans nos numéros 1 (reportage sur la Boutique), 3 (l'irruption du trafic de crack), 10 (la prostitution boulevard Ney), 13, 23 (l'action du collectif Stop la Drogue).

Fête commerciale avenue de Saint-Ouen Des roses pour les mamans, l'apéro pour les papas

L'avenue de Saint-Ouen, notamment entre les métros Guy Môquet et Porte de St-Ouen, est dédiée au commerce : une rue-marché. Environ 200 commerçants y attirent une clientèle de quartier, des 17^e et 18^e arrondissements qui la bordent, mais aussi venue de banlieue.

Regroupés dans l'Association des commerçants de l'avenue de Saint-Ouen, créée il y a trente ans, ils organisent chaque année en mai et juin une fête commerciale. Tout d'abord, ils relaient depuis cinq ans l'initiative de la Ville de Paris "Paris fleuri", du 31 mai au 22 juin, qui permet d'offrir un rosier à chaque commerçant et, grâce à une

subvention de 10 000 F, d'organiser pour les clients une tombola avec cadeaux.

L'association organise deux autres temps forts : le 25 mai, chaque commerçant offrira une rose aux mamans à l'occasion de la Fête des mères. «Des roses qui tiennent au moins une semaine !» précisent MM. Bléret, Indriéri, Marquay et Ragoo, du bureau de l'association. L'an dernier, 10 000 roses ont été distribuées.

Le 15 juin, ce sera le tour des papas : on leur offrira l'apéro. Et l'après-midi aura lieu un banquet des commerçants (assez fréquenté, nous a-t-on dit, par les élus du 17^e et du 18^e). Des "pom-pom-



Les pom-pom-girls lors du banquet l'an dernier

girls" assurent l'animation.

Du 18 mai au 8 juin, de nombreuses réductions de prix visent à attirer la clientèle : - 10 % sur les roqueforts chez l'un, - 10 % sur les fromages de chèvre chez l'autre, un dessert gratuit pour un plat acheté chez le traiteur, - 10 % sur la volaille chez un boucher, ailleurs un tirage photo

gratuit pour deux commandes, etc... Il s'agit d'établir de bonnes relations avec les clients et de garder au quartier les qualités du commerce de proximité, que d'infliger des musiques bruyantes ou des spectacles passe-partout, estiment les animateurs.

Jean-Yves Sparfel

Le square des Deux Nèthes en préparation

Les beaux jours venant, si vous flânez impasse des Deux Nèthes, derrière la place Clichy, vous verrez de ravissantes petites maisons aux volets bleus, des immeubles vétustes murés en partie ou en totalité, un terrain vague barricadé, et un espace labouré et grillagé. Cet espace va abriter d'ici peu une pelouse fleurie, qui toutefois ne sera pas accessible au public. Le quartier a bien besoin d'un peu d'air et de verdure, et ces 1200 m² représentent les prémices d'un futur grand square où pourront enfin se défouler les gosses du quartier.

Il y a longtemps que ce square est en projet. Plusieurs immeubles vétustes devaient être abattus pour lui faire place, les permis de démolir avaient été signés en 1993.

Certains des immeubles ont effectivement été démolis (c'est sur leur emplacement qu'est aménagée la pelouse), mais sur d'autres, par exemple 28 avenue de Clichy, des recours déposés notamment par des locataires ont empêché la démolition. Il faut donc attendre encore pour le



La pelouse, plantée ici dans l'attente du futur grand square, ne sera pas accessible au public. (Au fond, l'impasse des Deux Nèthes.)

grand jardin, qui se prolongera jusqu'au fond de l'impasse.

En attendant les dernières expropriations et le début des travaux du square, vous pourrez voir ce parterre

fleurie entre l'impasse des Deux Nèthes et l'impasse de la Défense. Le matin, le soleil y pose ses rayons et met en valeur l'architecture de village propre à ces ruelles. **B.C.**

Vivre dans un taudis froid et humide pour... 3.150 francs par mois

Madame Delaurie vit avec ses trois enfants âgés de 9, 5 et 3 ans dans un appartement de 37 m² situé au fond du passage Ramey. Un appartement, c'est beaucoup dire, plutôt une buanderie : le local est d'une humidité telle que les installations téléphoniques ont été changées deux fois, la télé a explosé, la porte d'entrée reste bloquée ainsi qu'une des deux fenêtres. Pas de chauffage installé, pas de fenêtre ni d'aération dans la cuisine.

«Le linge mettait plus de deux semaines à sécher et il avait une odeur abominable, heureusement je me suis acheté un sèche-linge», dit-elle. Quand il a neigé cet hiver, les gouttes tombaient carrément dans la soupe».

Ça, un appartement ? «Ça doit être une ancienne cave ou un garage. Quand j'ai visité les lieux en novembre 1996, je ne me suis pas rendu compte de l'état d'insalubrité ni du manque de chauffage. J'étais tellement contente de trouver enfin quelque chose car, venant du Nord de la France pour trouver du travail à Paris, je ne connaissais personne et je n'avais pas de fiches de paie, juste les allocations familiales. Le propriétaire semblait compréhensif. Alors...» Compréhensif peut-être mais... le loyer est de 3 150 francs !

C'est au bout de six semaines dans les lieux que le papier a commencé à se décoller, sans parler de la santé des

enfants qui se dégrade. L'aînée a des problèmes psychologiques s'aggravant, le deuxième a eu des germes dans la gorge, le dernier est asthmatique et tous les trois sont atteints d'eczéma dû à l'humidité.

Mme Delaurie a décidé de réagir et, par l'intermédiaire de l'association *But au Quartier*, a fait des démarches fin janvier auprès de l'OPAC pour obtenir un logement social. Daniel Vaillant a envoyé personnellement une missive datée du 7 avril au préfet de Paris pour appuyer sa demande. Mme Delaurie souhaite également aller plus loin pour empêcher ce genre d'arnaque de se reproduire. Histoire à suivre...

Michèle Stein

Jets de peinture sur le théâtre de l'Alambic

Au moment même où les commandos anti-IVG du catholique intégriste Xavier Dor reprenaient, début avril, leurs manifestations devant la clinique Ordener¹, un autre commando, se prétendant pro-IVG mais utilisant des méthodes comparables, a bombardé deux fois de peinture bleue le théâtre de l'Alambic, rue Neuve-de-la-Chardonnière, dans le quartier Amiraux-Simplon. Ses membres, signant «Rouge et noir», avec le logo des mouvements féministes, ont également inscrit, sur les murs qui venaient d'être ravalés : «Pour l'avortement libre et gratuit».

Depuis un mois, ce théâtre présente une pièce intitulée *C'est pour la vie*, écrite et interprétée par Jeanne Bœsch. Elle raconte l'histoire d'une femme qui rejette l'enfant qu'elle porte, mais qui finalement refuse d'avorter. Dans

quelques phrases, elle exprime sa foi catholique. Cette pièce a eu des critiques favorables dans la *Croix* et sur *Radio-Notre-Dame*, mais aussi sur *Radio-Aligne* (peu suspecte d'être «intégriste» !) et plusieurs autres journaux. C'est pour la vie ne remet pas en cause le droit à l'IVG, c'est l'expression d'une douleur, de la panique d'une femme seule devant sa grossesse, le récit de ses interrogations et de son choix effectué librement.

Extrêmement choqués par cette agression contre leur théâtre, Luc et Armelle Charpentier, animateurs de l'Alambic, ont affiché à l'entrée de leur salle une «lettre ouverte» aux agresseurs anonymes, disant notamment : «Les menaces qui pèsent contre le droit à l'IVG si chèrement acquis sont suffisamment graves pour que l'on évite de se tromper de cible.»

La pièce, disent-ils, a pour sujet «la liberté de choix», qui ne doit pas dépendre d'une interdiction, mais pas non plus de la contrainte exercée par une «pensée unique» et des méthodes «fascistes et totalitaires». «Dégrader est un acte absurde, de la part de défenseurs de l'IVG, car cela revient à pratiquer une censure et rendre leur cause odieuse», ajoutent-ils.

Si le commando qui a agi ces nuits-là espérait empêcher le spectacle, en tout cas il s'est trompé : les représentations continueront en mai et en juin. Et des habitants du quartier ont aidé Armelle et Luc Charpentier à nettoyer les portes et les murs du théâtre.

Jean-Yves Rognant

1. Sur ces manifestations et la riposte des défenseurs du droit à l'avortement, voir Le 18e du mois n° 8 et 9.

18e
INFOS

Square Léon : début du réaménagement

Un réaménagement du square Léon, à la Goutte d'Or, est décidé depuis plus d'un an (cf 18e du mois n° 17). Cet équipement, très utilisé et répondant à un réel besoin, posait cependant quelques problèmes pour les usagers et les riverains : cohabitation difficile entre enfants de différents âges, bruit jusque tard dans la nuit, etc... Mme de Panafieu, adjointe au maire de Paris chargée des parcs et jardins, avait finalement annoncé son plan : le jardin sera entouré d'une grille interdisant l'accès la nuit ; toutefois, la partie près de la rue Polonceau réservée aux boules et à la promenade, ne sera pas incluse dans le périmètre de clôture. A l'intérieur, l'espace sera divisé plus nettement entre la partie réservée aux petits, qui doit être remaniée profondément avec de nouveaux jeux et des plantations, et la partie des adolescents. Le début des travaux était annoncé pour décembre, puis pour avril. Finalement ce sera en mai. Ils dureront sept mois.

A propos, qu'est-ce qui est prévu pour les enfants et les adolescents dans la réhabilitation du secteur Château Rouge, afin qu'ils puissent jouer ailleurs que dans la rue ?

L'ADDM : «Interdire les cars sur la Butte, c'est possible.»

Pas de pause dans la lutte contre la circulation des autocars sur la Butte. Pierre-Michel Haas, président de l'ADDM (Association de défense de Montmartre), a écrit au préfet de police : «Le dimanche 23 mars, le maire de Paris a réservé le site de Montmartre aux vélos et aux piétons, entre 10 h et 17 h pour lutter contre la pollution et développer le vélo dans Paris. Vous avez placé à cette occasion deux policiers à hauteur du carrefour Lamarck-Caulaincourt. Ils ont permis l'accès de la Butte aux véhicules des riverains, au Montmartrobus et aux petits trains touristiques. Les Montmartrois ont constaté l'efficacité de ce dispositif. Mais cette mesure était exceptionnelle. Or les difficultés de circulation sont permanentes...»

Et il rappelle les nuisances engendrées par les autocars de tourisme : embouteillages, pollution, défoncement des chaussées et ébranlement des maisons... Les cars enfreignent constamment la réglementation concernant l'accès à la Butte. Aussi, à nouveau, le président de l'ADDM réclame l'interdiction «TOTALE» des cars sur la Butte.

18^e
INFOS

60 enfants de la Goutte d'Or, de 3 ans ou plus, n'ont pas de place à l'école pour la rentrée

Un collectif de parents et d'enseignants de la Goutte d'Or multiplie les actions pour obtenir la construction de classes maternelles provisoires. Mais à la mairie de Paris, on affirme, contre l'évidence arithmétique, qu'«il n'y a pas de liste d'attente» !

«**D**is maman, pourquoi j'ai pas d'école ? » : Ils sont soixante au moins, âgés de plus de 3 ans, qui normalement devraient à l'automne prochain intégrer une maternelle rue Richomme, rue de la Goutte d'Or ou rue Saint-Luc, mais risquent bien de rester à la maison faute de places libres. Les trois écoles du quartier de la Goutte d'Or sont déjà saturées. Or, 230 petits nouveaux y sont inscrits pour la rentrée (75 à celle du 57 rue de la Goutte d'Or, 92 à Richomme et 63 à Saint-Luc) alors que, à moins de pousser les murs, elles ne peuvent en absorber que 170.

Que faire ? Pour le Collectif Goutte d'Or, rassemblant enseignants et parents FCPE, il faut impérativement construire de nouveaux locaux. Une nouvelle école comportant une maternelle est prévue, 51 rue de la Goutte d'Or, mais elle n'ouvrira qu'en 1998. En attendant donc, pour la rentrée à venir, le Collectif demande à la Ville d'implanter des préfabriqués.

Quatre endroits sont possibles : rue Richomme, rue des Islettes, passage Fleury et rue de Jessaint.

Mais la Ville renâcle. M. Goasguen, adjoint au maire de Paris, chargé des affaires scolaires, a vaguement évo-

qué devant Mme Mayer, de la municipalité du 18^e, la possibilité de construire trois classes provisoires, mais sans aucun engagement ferme et précis.

Aussi, les parents se sont mobilisés : des réunions publiques, une pétition qui circule et une manifestation organisée lundi 31 mars à travers le quartier, partie du square Léon pour se terminer - un symbole - devant l'église Saint-Bernard. Flûtes et tambours en tête, masques et grosses têtes de carnaval en carton pour ouvrir le défilé, ils étaient près d'une centaine d'enfants, encadrés par autant de parents, à marcher portant de petites pancartes autour du cou : «Dis maman, pourquoi j'ai pas d'école ?», «Pour mes trois ans, offrez-moi une école !», «Une école Oh oui», «Je vais à l'école donc j'existe»...

Et sur les vitres de l'école de la rue de la Goutte d'Or, le Collectif a collé des sortes de petits nuages en papier, jaunes et verts, portant des prénoms d'enfants avec leur date de naissance et l'indication : «Je n'ai pas eu de place dans mon école cette année» ou «Et moi je n'en aurai pas l'année prochaine».

Depuis, on a écrit au rectorat, au ministère de l'Éducation nationale, à la Ville de Paris. Une délégation, formée de parents et d'enseignants, a demandé à rencontrer M. Goasguen. Elle n'a été reçue que par un fonctionnaire de la Dasco (direction des affaires scolaires) et a eu la surprise d'entendre celui-ci expliquer... qu'il n'y a pas de liste d'attente ! Comme, tout de même, il est à la portée d'un fonctionnaire de la Ville de faire une soustraction, et de constater la différence entre le nombre d'enfants inscrits et le nombre de places, le fonctionnaire a dû s'expliquer : quand des parents, a-t-il dit, inscrivent leurs gosses comme demandeurs d'école à la mairie, cela ne signifie pas qu'ils iront jusqu'au bout et inscriront effectivement leurs enfants à l'école !

Et puis sont arrivées les vacances de printemps. Elles sont maintenant terminées et l'action du Collectif devrait reprendre jusqu'à satisfaction. Des préfab, ça se monte vite fait, mais



La manifestation du 31 mars a parcouru les rues du quartier de la Goutte d'Or, du square Léon à l'église Saint-Bernard.

Rémi Douat

si l'on veut les avoir en septembre, il faut que d'ici juin, la Ville ait reconnu l'existence des «gosses-fantômes» et pris sa décision.

M.P.L.

L'histoire du 18^e par un instituteur de Championnet

Des Gaulois au XX^e siècle, l'histoire du 18^e arrondissement est passée en revue dans la brochure de 35 pages réalisée par un instituteur de l'école du 7, rue Championnet (quartier Amiraux-Simplon), Jean-Miliau Garion. L'idée de cette brochure est née dans le cadre du «projet d'école», et elle a permis d'aider les écoliers à découvrir les quartiers de l'arrondissement. Mais elle ne s'adresse pas seulement aux enfants : les adultes aussi y trouveront une mine de renseignements sur le passé proche ou lointain - et sur la façon dont ce passé peut aider à comprendre le présent. Nombreuses illustrations à l'appui.

On se la procurera en échange d'une participation aux frais minimum de 25 F (plus 8 F pour frais de port éventuels), au profit de la coopérative scolaire, pour aider au financement des voyages de fin d'année. S'adresser à Marie-Odile Mougin, école élémentaire, 7 rue Championnet, 75018.

Ecole Guadeloupe : menace d'occupation

Les parents d'élèves de l'école de la rue de la Guadeloupe menacent d'occuper les locaux à partir du 2 mai, pour s'opposer à la fermeture d'une classe pour handicapés moteurs et à la récupération des locaux ainsi libérés pour l'ouverture d'une classe élémentaire pour enfants valides, alors que, disent-ils, l'école est déjà saturée...

A la Chapelle, les parents manifestent par «le sentier des collégiens»

Du Rond-Point de la Chapelle jusqu'au carrefour Marx Dormoy, en passant par un chemin sinueux baptisé «le sentier de grande randonnée des collégiens» (par les boulevards Ney et Ornano et la rue Ordener), 200 parents, enseignants et enfants du quartier de la Chapelle ont manifesté le 27 avril pour obtenir la construction d'un collège.

En effet, actuellement, les enfants de ce quartier sont dispersés sur quatre collèges : Marx Dormoy, Gérard Philipe rue Boinod, Georges Clémenceau rue des Poissonniers et Utrillo à la Porte de Clignancourt. Beaucoup sont obligés d'effectuer de longs trajets pour se rendre en classe, certains (ceux de la cité Charles Hermite) par des endroits pas trop bien fréquentés (le boulevard Ney, où autour de la Porte de la Chapelle sévissent drogue et prostitution).

En outre, d'une année à l'autre, la «carte scolaire» (qui affecte les élèves à tel ou tel collège) change - ce qui rend difficile la coopération entre enseignants de l'école primaire et du collège, pourtant souhaitée par les directives de l'Éducation nationale afin de faciliter l'adaptation en 6^e.

Amiraux-Simplon d'accord

Les parents de la Chapelle sont rejoints dans cette revendication par ceux du quartier Amiraux-Simplon. En effet, si la Chapelle souffre d'un manque de collège, le quartier Simplon souffre, lui, d'un trop-plein : deux collèges (Gérard Philipe et Marie Curie) à quelques dizaines de mètres l'un de l'autre dans la rue Boinod, ce qui pose aussi quelques problèmes, en matière de tranquillité notamment.

LOCATION DE SALLES

(expositions, conférences, réunions, réceptions)

SOCIÉTÉ L'INDÉPENDANCE

48, rue Duhesme
75018 Paris
tél/fax 42 57 30 07

**Renseignements et visites
du lundi au vendredi de 10 h à 19 h**

**Ouvert le week-end
pour toutes manifestations**

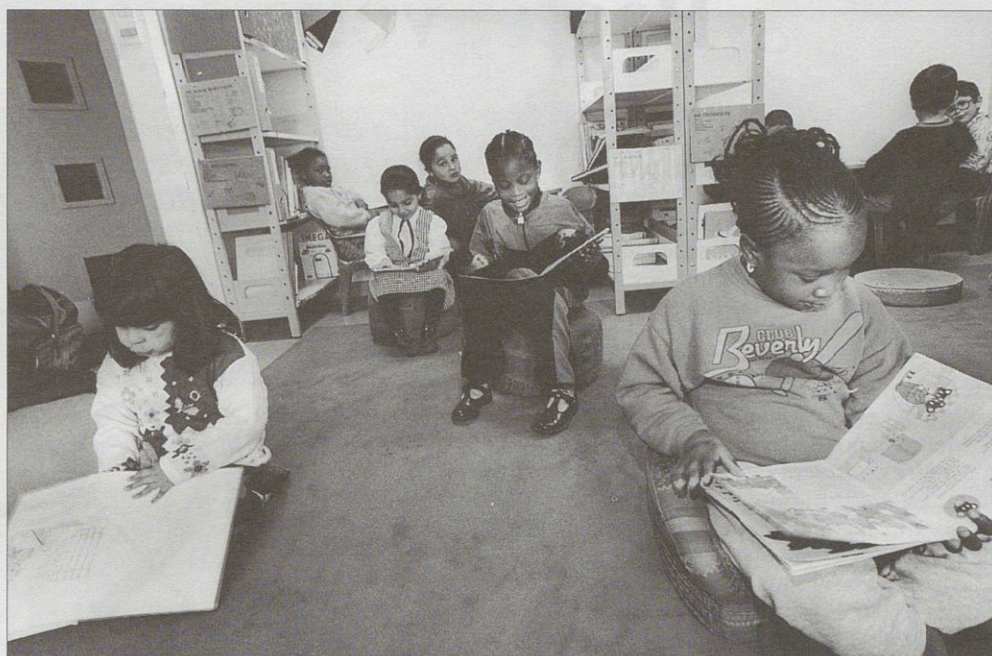
Goutte d'Or : la maternelle aux 1.400 livres

C'est une petite maternelle blanche et bleue, pimpante et accueillante aux enfants. Elle s'orne, outre les dessins de ses petits, de sculptures, de "mobiles" aériens (dus à Bob Shigeo), d'un aquarium décoré (dû à Eric Taieb), toutes œuvres d'art réalisées par des créateurs du quartier.

La maternelle du 57 rue de la Goutte d'Or est originale encore à un autre titre, à beaucoup de titres d'ailleurs : elle possède une bibliothèque avec 1 400 livres, pas moins. Si on n'apprend pas formellement à lire en maternelle, environner les enfants de livres, leur apprendre à les aimer, leur en lire et les lire avec eux est essentiel pour leur apprentissage futur. Les instituts de maternelle le savent bien et les écoles possèdent souvent des coins lecture ou même de vraies bibliothèques mais... 1 400 livres, c'est exceptionnel. Une école primaire possède en moyenne 300 livres, une maternelle la moitié !

La bibliothèque d'autre part ne cesse de s'enrichir : quelque 180 livres seulement en 1992 puis, d'année en année, il y en a toujours plus, venant de partout, achetés par l'école, la coopérative scolaire, acquis grâce à une dotation exceptionnelle du rectorat ou encore donnés tout simplement (460 sont «cadeau», et la directrice en espère d'autres). Quelques BD, pas beaucoup (1 %) car ce genre est difficile pour les moins de 6 ans, des livres de poésie (2 %), de contes (10 %), des documentaires (27 %) et des albums illustrés (60 %).

Les livres sont plastifiés, classés, codés, fichés selon le système des bibliothèques municipales, rangés dans bacs et étagères et mis à la disposition des enfants. Ils les consultent sur place pendant la classe et tout le temps périscolaire - certains enfants vont à la bibliothèque jusqu'à trois ou quatre fois par semaine - mais ils peuvent aussi les emprunter comme dans les



Hicham Aouichi

«vraies» bibliothèques des grands.

Ainsi les enfants peuvent chaque semaine emporter des livres chez eux. Une centaine de sacs de toile (une couleur par classe) servent au trans-

port et au rangement à la maison. Pour chaque livre emprunté, on donne à l'enfant une photocopie de la page de couverture pour qu'il puisse en garder le souvenir une fois l'ouvrage rendu. Livres per-

due ? livres abîmés ? presque pas. Les enfants et leurs parents ont appris les règles de fonctionnement du prêt : la régularité, le respect du livre. Ça marche très bien.

Marie-Pierre Larrivé

Une classe photo-sensible à Jean-François Lépine

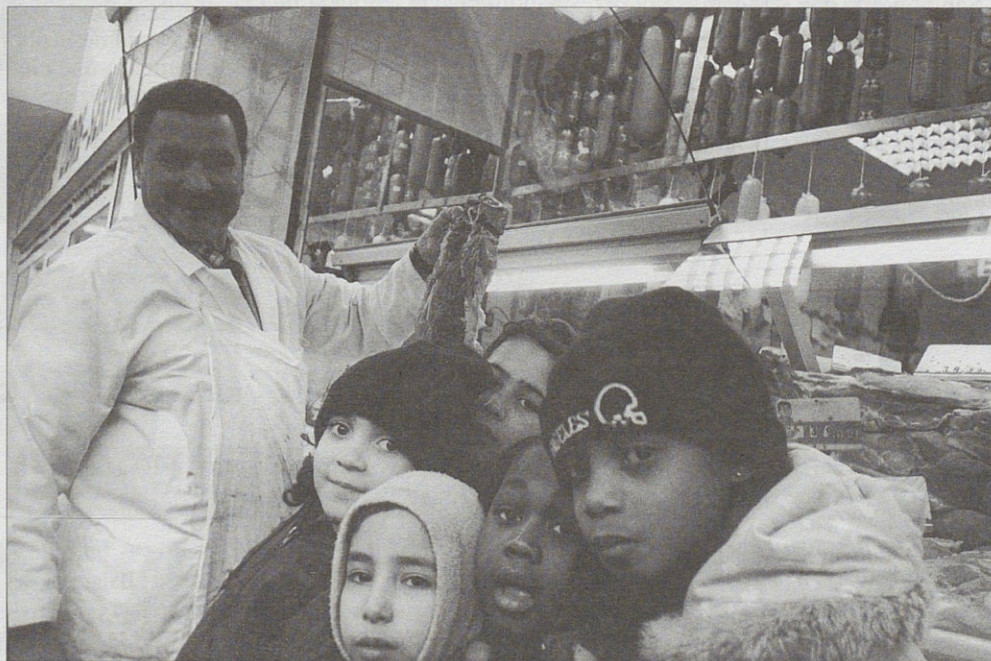
"Pourquoi on voit pas les pieds du boulanger et des enfants ?

Parce que moi, Leïla, je sais faire un gros plan ! » Leïla a 8 ans. En CE1 à l'école Jean-François Lépine, elle a participé avec ses camarades à une classe culturelle de la Ville de Paris, dont le projet pourrait se résumer ainsi : «Photographiez-vous les uns les autres». Ce texte qu'elle a écrit pour légender sa photo en résumé d'ailleurs parfaitement l'esprit. «Le but, précise le photographe Didier Gauducheau qui a animé cette classe, était d'apprendre aux enfants à construire, à organiser un cadrage, avec l'intention de communiquer quelque chose...»

Pour concrétiser cette démarche, un thème a été choisi : «Les commerçants du quartier». Chacun des élèves a photographié quelques camarades de sa classe en compagnie du boulanger, du boucher ou du bijoutier... avec pour contrainte de faire apparaître dans le cadre des éléments permettant d'identifier le commerçant.

Un projet qui ne pouvait que séduire Annie Bascoulegue, l'institutrice, et à plus d'un titre : «Il me semblait important que les enfants apprennent à se regarder les uns les autres. Dans une classe, la plupart du temps, tout se passe entre le groupe et l'adulte... Ensuite,

Une classe culturelle de photographie dans une école primaire de la Goutte d'Or a donné lieu à une très belle exposition, qui a été présentée en mars et le sera à nouveau en mai et en juin. Une histoire ancrée dans la vie du quartier et qui mérite d'être racontée. Arrêt sur images.



Une des photos réalisées par les écoliers avec les commerçants du quartier.

sortir de l'école, "investir" le quartier était fondamental. Parce que je reste convaincue qu'à la Goutte d'Or les écoles doivent s'ouvrir davantage sur le quartier.»

Mais avant que les enfants en arrivent à se photographier, il a fallu leur donner les outils pour lire les images comme un

texte, pour s'en distancier, pour les critiquer... «Ils ont pu s'apercevoir, explique Didier Gauducheau, que pour une même photo, ils pouvaient faire deux analyses contradictoires... Mais pour qu'ils se rendent compte qu'une image n'est qu'une image, il fallait qu'ils en fabriquent.» Ils ont

donc minutieusement travaillé le cadre avec un Polaroid avant de se lancer à l'aventure, avec un appareil photo, aux quatre coins de la Goutte d'Or, de la rue de Jessaint à la rue Myrha, au square Léon, au boulevard Barbès...

Le résultat, d'une grande rigueur et d'une indéniable

qualité, a fait l'objet au mois de mars dernier d'une exposition dans la galerie-ateliers du 54, rue Myrha : vingt-cinq photos noir et blanc, une par élève, toutes légendées de courts textes qui sont autant de petits bijoux... Pendant tout un week-end, ça été une fête : pour la petite foule de visiteurs, gâteaux à profusion et thé à la menthe à volonté... Preuve s'il en est que ce travail avait un véritable ancrage dans le quartier. Là aussi, le choix du lieu d'exposition était délibéré : «Il s'agissait d'extraire, dit Annie, ce travail du cadre scolaire. C'est pour cela que nous avons décidé de le montrer au 54 rue Myrha, et durant le week-end, hors temps scolaire.»

Mais Annie Bascoulegue n'entend pas s'arrêter en si bon chemin : «Ce travail sur l'image, sur les images, le fait d'en fabriquer eux-mêmes a permis aux enfants de développer les champs de la parole et de l'écriture.» Elle projette, pour le troisième trimestre, de fabriquer avec les enfants un «roman-photo», de construire et de raconter une histoire en photos. A suivre.

Claude Thomas

□ Ces photos seront présentées à nouveau du 20 au 24 mai au collège Marx Dormoy, et du 4 au 11 juin à la mairie du 18e, dans le cadre de l'exposition des travaux d'élèves des ZEP.

Du 29 mai au 1er juin, la poésie dans les rues, les salles, les boutiques du 18e

Poète, vous avez dit poète ?

Après le succès de 1996 où la poésie d'Amérique latine était à l'honneur, le festival *Le 18e tout un poème* nous plonge au cœur de la Méditerranée.

Déjà l'an dernier, un peu partout dans le 18e, la poésie s'est échangée dans les squares, les commerces, bibliothèques ou musées. On le sait trop bien, la poésie d'aujourd'hui est coincée dans son image, et on finirait par la croire au delà des nuages, alors que son essence même de "poesis" est celle du "faire" (car telle est l'origine de ce mot grec : *poiesis*, ce qu'on fait, la création).

Mettre la poésie *en pratique*, dans le quotidien, c'est être conscient de ce piège tendu par l'opinion. La place publique devient alors le lieu de rencontres mettant la poésie en présence de tous, pour tous.

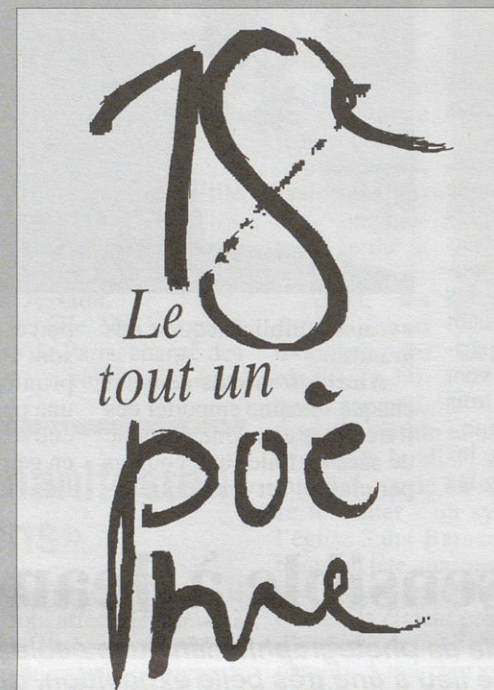
Ainsi, le "style maison" de l'association *Les Parvis poétiques*, organisatrice de ce *18e tout un poème*, du 29 mai au 1er juin, sera de montrer la poésie contemporaine dans toute son actualité et toute sa diversité.

Pendant ces quatre jours, deux thèmes domineront.

■ Le 18e, une île en Méditerranée

Le premier thème propose de jouer, d'imaginer au cœur de la Méditerranée, lieu de l'origine et de l'errance, une île. Car l'ailleurs constitue ce "lointain intérieur" dont Michaux tirait le titre d'un de ses recueils. Là, les voix de poètes plus ou moins connus (à découvrir en tout cas) s'échangent. L'inventaire est long et divers : on pourra entendre Fernando Arrabal (Espagne), Amina Saïd (Tunisie), Salah Stétié (Liban), Mustapha Ateek (Palestine), Dimitri Analis (Grèce), Julien Blaine (France), Andrée Chédid (Egypte-France), Seyhmus Dagtekin (Kurdistan), Eduardo Sanguinetti (Italie), et peut-être le grand Mahmoud Darwich (Palestine)... Cette diversité ethno-culturelle à l'image du 18e arrondissement trace sur une île des liens, comme on peut en tisser sur le site Internet des *Parvis poétiques*¹. Aux lectures se joindront musiques, chants (hébraïques, séfarades, espagnols, italiens) et danses (flamenco). La chanteuse Sappho comme l'ensemble Si Saviessis

La deuxième édition du festival Le 18e tout un poème se déroulera du jeudi 29 mai au dimanche 1er juin à travers l'arrondissement. Deux thèmes dominants : la Méditerranée, le Chat noir...



(chants populaires napolitains) et le joueur de *neï* turc Koudsi Ergüner y participeront.

Enfin, le dimanche 1er juin les auteurs dédicaceront leurs œuvres.

En marge de ces manifestations s'ajoute une célébration à la Halle-St-Pierre de Guillaume IX (1071-1137) dit d'Aquitaine, qui fut célèbre pour «le désordre de ses mœurs» et pour être «un des plus anciens poètes écrivant en langue romane».

■ Le Chat noir est-il toujours vivant ?

Le deuxième thème semble plus traditionnel et sonne comme un parcours obligé pour les habitants du quartier. Pourtant, partant de l'interrogation «Le Chat noir est-il toujours vivant ?», il s'agit bien de révéler le passé dans le contemporain en commémorant cet ancien cabaret, creuset d'une agitation de poétique, fondé en 1881 au 84 boulevard Rochechouart (voir l'article dans notre dernier numéro).

Des écrivains comme André Velter, qui a dirigé l'édition en *Poésie/Gallimard* des *Poètes du Chat noir*, comme Alain Borer, comme Ludovic Janvier (de l'Oulipo) ou Jean-Pierre Verheggen, seront là. Pat ailleurs, quelques années après sa fondation, le Chat noir déménagea dans un grand défilé carnavalesque pour s'installer rue Victor Massé : une balade va donc se proposer de parodier ce déménagement. Et tout cela finira en musique avec l'ensemble Carpe Diem et un rappeur du groupe P18.

Loin d'être filandreuse, cette fête de la poésie a la capacité de nous éclairer sur l'état actuel du genre en permettant de découvrir des auteurs et des pratiques d'où se dégage une originalité propre au désir de l'échange.

D'autres activités sont susceptibles de percer de petits secrets. Pêle-mêle : l'art postal (*mail-art*) en écho à l'exposition *Oh ! la vache* (voir notre dernier numéro), la rencontre à la Halle-St-Pierre, le 29 mai à 21 h, de Bernard Noël et des patients du Centre thérapeutique Carpeaux qui présentent le résultat de plusieurs ateliers d'écriture et leur réaction face au dernier livre de l'écrivain, et enfin les Puces du livre jeunesse le 31 mai (voir page 13).

Sans doute sous-jacent, on le voit aujourd'hui, l'altruisme furibond de la poésie a toujours été et demeure une clé ou un "machine gun"² qui peut bien ouvrir des portes.

Donald James

1. WWW.Radio-France.fr/parvis

2. Selon l'expression de Viviane Forrester, *L'horreur économique*.

Du 29 mai au 1er juin, le programme du festival *Le 18e tout un poème*

LECTURES-SPECTACLES

● **Jeudi 29 mai, 21 h**
(Auditorium Halle-St-Pierre) :

La Maladie de la Chair

Lecture et présentation par Bernard Noël de son travail avec l'atelier de lecture et d'écriture du Centre thérapeutique Carpeaux.

● **Vendredi 30 mai, 21 h**
(Halle-St-Pierre) :

Le 18e : une île en Méditerranée (I)

Lectures, chants, danses musiques avec Amina Saïd, Salah Stétié, Mustapha Ateek, Julien Blaine, Herminia Rodríguez et son sextet (flamenco), Sappho (poésie et

Programme détaillé et renseignements : Halle-St-Pierre, 2 rue Ronsard, 01 42 58 72 89, ou Les Parvis poétiques, 76 rue des Martyrs, 75018 Paris.0

chant en duo avec Azzedine Addach).

● **Samedi 31 mai, 14--18 h**
(Salle Saint-Bruno, 9 rue Saint-Bruno) :

Voix libres

La poésie écrite et lue par les habitants du 18e.

● **Samedi 31 mai**
(Halle-St-Pierre) :

Une île en Méditerranée (II)
16 h : "Procession profane" des Abbesses à la Halle-St-Pierre, chants polyphoniques par l'en-

semble napolitain Si Saviessis.

17 h : Guillaume d'Aquitaine, le premier troubadour. Chants séfarades, espagnols et italiens, lectures en langue d'oc.

18 h - 20 h : Restauration possible sur place (sur réservation).

21 h : Lectures, chants et musique avec Arrabal, Dimitri Analis, Andrée Chédid, Seyhmus Dagtekin, Eduardo Sanguinetti, Koudsi Ergüner (*neï*), Navot Barak (chants hébraïques).

● **Dimanche 1er juin** :
Le Chat noir est-il toujours

vivant ?

11 h 30 / 13 h 30 : Balade, du 84 boulevard Rochechouart à la Halle-St-Pierre.

14 h / 17 h (Halle-St-Pierre) : Lectures, chants et musique avec André Velter, Alain Borer, Ludovic Janvier, Michèle Métail, Jacques Rebotier, Jean-Pierre Verheggen, Anne Barbier (chansons), l'ensemble Carpe Diem, Le Républicain (de P 18).

SIGNATURES

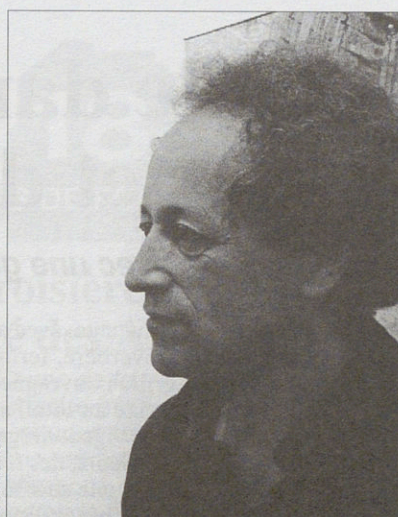
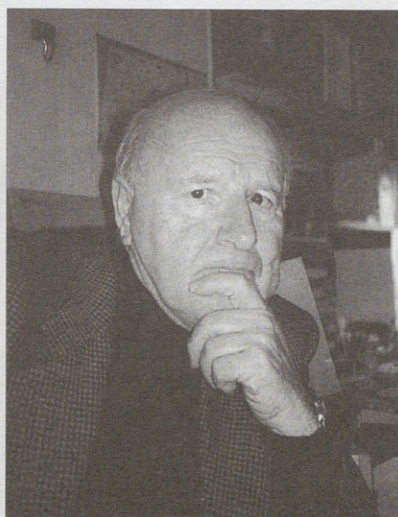
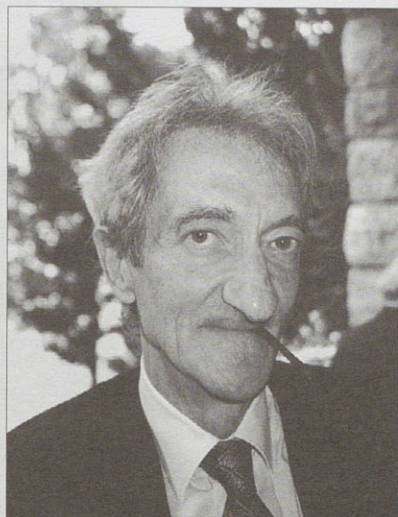
Vendredi et samedi, les libraires accueillent la poésie (Bernard

Noël à la Librairie de Paris, Andrée Chédid à la librairie Vendredi, Salah Stétié à la librairie Al Bustane, Alin Borer à Phi Ne Ba). **Dimanche 1er juin**, à la Halle-St-Pierre, les auteurs invités signeront leurs œuvres.

EXPOSITIONS

Du 16 au 31 mai, à la mairie du 18e : "Vachement poétique !" (art postal), "Nuits-Eclats-Interstices" (Hervé Bacquet), "D'ici et d'ailleurs" (reliures de livres réalisées par des femmes de la Goutte d'Or), "Tonalités, des écrivains au bout du fil".

Du 26 mai au 1er juin, Halle-St-Pierre : Le jardin des enchan-



Quatre grands poètes qui seront présents pour ce 18e tout un poème : de g. à dr., Andrée Chédid, Eduardo Sanguinetti, Salah Stétié, Bernard Noël.

tements de Filippo Bentivegna. Bordure-identité-migration.

Du 27 mai au 1er juin, librairie *Le Roi lire*, 54 rue Custine, photos de Julien Goldstein avec des poèmes d'Adonis.

ET ENCORE

• Au Studio 28, *Crin blanc* (pour les élèves des ZEP de l'arrondissement).

• La Compagnie Brigitte Dumez danse à la Halle-St-Pierre et dans les squares du 18e (square de la Turlure vendredi 30 mai 14 h, square Carpeaux samedi 31 mai 14 h 30, square Suzanne Buisson avenue Junot dimanche

1er juin 11 h, square des Cloys dimanche 15 h 30.

• Du 24 au 21 juin, association *Pas de panique*, 15 rue Chappe : Cathy Doucet met les mots en images.

• Du 30 mai au 1er juin, café *Au Rendez-vous des amis*, 23 rue Gabrielle, textes et chansons de poètes.

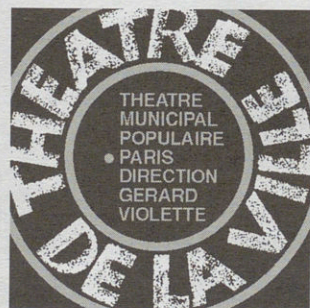
• 31 mai à partir de 17 h, association La Chapelle, 81 rue Riquet, mise en scène et en musique de textes de membres de l'association.

• 31 mai 14 h, bibliothèque de la Porte Montmartre, 18 av. Pte-Montmartre, *Les Poètes Ney*, café littéraire.

Samedi 31 mai après-midi dans quatre squares du 18e Les deuxièmes "Puces du livre Jeunesse"

Le principe est simple : vous avez grandi et vous avez des livres, des BD, des magazines qui ont correspondu à un moment de votre vie. Vous souhaitez leur donner une nouvelle vie auprès d'un autre lecteur, pourquoi ne pas les échanger contre de nouvelles lectures ? Le festival *Le 18e tout un poème* vous propose de venir vous installer dans un des quatre coins de l'arrondissement, place des Abbesses, square Carpeaux, place

Hébert, ou devant l'église Saint-Bernard, le samedi 31 mai entre 14 et 18 h. Vous y trouverez des tapis pour installer vos bouquins, des animations musicales, une buvette et surtout un stand d'échange permanent qui vous permettra de repartir avec un autre livre, neuf ou d'occasion. Pas d'inscription préalable, simplement un petit tour dans votre bibliothèque ou votre coffre à livres pour trier ceux que vous apporterez.



THEATRE DE LA VILLE
LES ABBESSES
31 RUE DES ABBESSES PARIS 18

un théâtre neuf à Montmartre

DANSES DE L'INDE

DU 20 AU 24 MAI

ODISSI Madhavi Mudgal

DU 27 AU 31 MAI

BHARATA NATYAM Alarmel Valli

DU 2 AU 7 JUIN

MANIPURI

20 danseurs et musiciens, direction artistique Ratan Thiyam

DU 10 AU 14 JUIN

KUCHIPUDI

Shantala Shivalingappa, Vempati Ravi dir. artistique, chor. et nattuvanga : maître Vempati Chinna Satyam

MOHINI ATTAM Bharati Shivaji

DU 18 AU 22 JUIN

KATHAK maître Birju Maharaj avec Zakir Hussain tabla

LOC. 01 42 74 22 77 2 PL. DU CHATELET PARIS 4^E • 31 RUE DES ABBESSES PARIS 18

Balade dans la Goutte d'Or d'hier et d'aujourd'hui

La découverte avec une guide-conférencière de lieux peu connus...

Une allée pavée, montante, avec au milieu une placette et son réverbère, fermée aux deux bouts par des grilles ouvragées, bordée de petits jardins fleuris, treize au total, autant que de maisons enguirlandées de vigne-vierge et ornées de faïences représentant des fleurs, des feuillages...

Plus loin dans le quartier, une cour longue et étroite, l'herbe y pousse entre les pavés disjoints. Au fond s'incurve un haut bâtiment. Sur les côtés, des bâtisses d'un étage sur rez-de-chaussée : d'anciennes écuries. Y flotte comme un parfum de crottin évanoui.

Ailleurs encore, un étroit passage au fond d'une autre cour, pavée également. Sur le côté, un bâtiment massif, trapu, au mur de briques, surplombé d'un haut et sombre édifice de bois tout revêtu de persiennes à claire-voie : c'est un grand lavoir, tel que celui où officiaient Gervaise et ses compagnes du roman *L'Assommoir*, avec son atelier de séchage.

Décors de films ? reconstitutions historiques ? Non. Balade bien actuelle à travers la Goutte d'Or.

Cité de cochers, lavoir ancien...

L'allée au charme provincial s'appelle Villa Poissonnière, ouverte en 1848 entre la rue de la Goutte d'Or et la rue Polonceau, et presque inchangée, juste quelques maisons rehaussées banalement.

La cour herbue se trouve au 49 rue de la Goutte d'Or : une ancienne cité de cochers, qui faillit disparaître dans la « rénovation » du quartier, mais finalement préservée, réhabilitée : les anciens habitants sont restés sur place, leur petits loyers d'avant le confort (il n'y avait parfois pas même l'eau courante) n'ont pas été trop augmentés, la municipalité payant le complément. Une réussite due à l'action des associations de défense du quartier. Jusqu'à ces derniers mois, la cité était dominée par un grand bâtiment de briques, au 51 rue de la Goutte d'Or : ancienne remise à calèches et entrepôt de foin, puis garage à autos, il vient de tomber sous les pioches des démolisseurs et fera place à une école.

Le lavoir, enfin, se situe 49 rue des Poissonniers. Avec le *Lavoir moderne* de la rue Léon, devenu théâtre, c'est certainement un des derniers encore debout d'un Paris qui en comptait 90 du temps de Zola. Il rappelle qu'à la fin du XIXe siècle, la Goutte d'Or était le quartier des blanchisseries. (Une chanson de Bruant y fait allusion.) Impressionnant, incongru, il tient toujours. Mais pour combien de temps encore ? Les habitants du 49, réunis en conseil syndical d'immeuble, entendent le préserver et voudraient le voir classé par les Monuments historiques.

Les digicodes protègent le passé.

Pour découvrir ces lieux conservés, pénétrer en ces endroits où des digicodes interdisent la curiosité des voyeurs, suivez le guide. Sophie Menahem, conférencière agréée, possède les codes et organise des visites commentées dans le quartier.

Ainsi, un dimanche après-midi, a-t-elle réuni son monde au métro Barbès, la station des *Portes de la nuit* de Carné, face aux magasins Tati qui se trouvent là même où le père Zola situait « l'assommoir » (le bistrot) de son roman. Et c'est parti pour une balade dans la Goutte d'Or d'hier et d'aujourd'hui, en commençant par la rue des Islettes (anciennement Neuve-de-la-Goutte-d'Or), « là où le pavé commençait à monter » comme dit le livre, et la nouvelle petite place justement baptisée de *L'Assommoir*, devant la poste, à l'endroit où se situait le lavoir municipal où Gervaise se battait avec la grande Virginie.

Ils étaient une douzaine à battre le pavé avec elle :

un couple de Vendômois « préférant visiter le Paris popu, le Paris qui vit et qui gueule, plutôt que Montmartre ou Pigalle » et qui fredonne *A la Goutte d'Or* de Bruant, une dame qui passa sa jeunesse en Afrique du Nord et qui venait « pas tout à fait en pèlerinage mais tout comme » se replonger dans une ambiance, une autre qui avait lu dans *Le Guide du Routard* que le quartier « allait disparaître » et qui donc... (même si ce n'est pas tout à fait vrai)... Il y avait aussi quatre personnes venues « en repérage ». Membres d'une association de randonneurs qui, une fois par an, organise une visite d'un quartier de Paris, ils avaient choisi la Goutte d'Or cette année et venaient donc voir en avant-première.

Institutrice de maternelle au départ, Sophie Menahem, pimpante brunette de 36 ans, a eu envie de travailler parallèlement avec des adultes et de faire aussi autre chose, « une façon de rester toujours sur la brèche et de renouveler ma pratique enseignante ». Alors elle a repris ses études, passé une maîtrise d'histoire et décidé d'être instit à mi-temps et guide-conférencière à la vacation. Plus branchée sur les quartiers populaires (Belleville, Faubourg Saint-Antoine, 13e arrondissement...) que sur la plaine Monceau ou l'Institut de France, elle est à l'aise à la Goutte d'Or.

Immigrés de l'intérieur et de l'extérieur...

Passant sur le temps où le quartier vivait de ses vignes (d'où son nom) et de ses carrières de gypse, elle raconte la première urbanisation, vers 1830, quand on construisit les gares de Paris et que poussèrent les garnis pour ouvriers des chantiers des chemins de fer. Puis la poussée d'immeubles de rapport avec l'annexion du village par Paris en 1860 et les grands travaux d'Haussmann.

Elle parle des divers peuplements de la Goutte d'Or. Immigrés de l'intérieur de nos provinces d'abord. Première arrivée des Maghrébins pendant la guerre de 14-18, venus remplacer les ouvriers partis au front. Deuxième afflux après la seconde guerre mondiale, d'anciens combattants d'Afrique du Nord s'installant à Paris. Arrivée des Corses qui tinrent le haut du pavé des bordels, dont le célèbre *Select Hôtel* rue de la Charbonnière (il a été démolé mais un film tourné par Laurent Bouhnik immortalise sa douteuse réputation). Immigration africaine enfin depuis les années 80.

Elle aborde enfin les problèmes d'aménagement du quartier : nombre de maisons étaient vétustes et délabrées ; les premiers projets prétendaient tout raser et reconstruire standing, pour le bien de promoteurs mais aux dépens de la population du quartier qu'on aurait chassée ; grâce aux associations de défense, la rénovation s'est faite plutôt en douceur, préservant à peu près l'allure du quartier et le droit des gens à rester sur place.

Elle emmène sa petite troupe voir la nouvelle architecture rue des Gardes, rue Boris Vian : elle s'intègre assez bien aux bâtiments anciens, on a évité le pire.

Et la visite continue : square Léon, marché Dejean « où l'on trouve le capitaine le meilleur et le moins cher de Dakar et Paris réunis », rue Polonceau avec son temple bouddhiste japonais et sa mosquée... et au bout de la rue Pierre l'Ermite, une grande église néo-gothique : « Et voilà l'église Saint-Bernard qui... » Sophie ne termine pas sa phrase, tous s'exclament, tous font « Oh » : depuis l'été 96 tous connaissent, tous savent ce qu'est Saint-Bernard...

Marie-Pierre Larrivé

□ Les programmes de visites guidées à la Goutte d'Or et ailleurs paraissent dans *Pariscope*, *Une semaine à Paris*, *le Monde*, *le Figaro*, etc...



De haut en bas : la villa Poissonnière et son décor de ruelle provinciale, l'ancien lavoir de la rue des Poissonniers, les anciennes écuries de la rue de la Goutte d'Or...

Photos Valérie Stafetta

A part la mise en forme des feutres pour laquelle on utilise une machine, la plupart des opérations se font encore à la main.

Ici, le collage des feutres.



18^e ENTREPRISES

La famille et le marteau (de piano)

Rue Marx Dormoy, à la Chapelle, cette petite entreprise familiale est la seule en France à effectuer le regarnissage des marteaux de piano.

En 1925 Georges Desfougères, le grand-père, a ouvert sa fabrique à Aulnay-sous-Bois, puis Henri son fils a repris le flambeau. Depuis 1970, l'établissement se trouve dans le 18^e arrondissement et aujourd'hui, au 45 rue Marx Dormoy, c'est Patrick le petit-fils qui maintient l'activité et, par là même, la tradition.

Dernière entreprise en France (et une des rares en Europe) à effectuer le regarnissage des marteaux et mécaniques pour pianos, son activité est essentiellement tournée vers la restauration, alors que dans les années 50 la maison Desfougères, travaillant pour les fabriques Pleyel, Erard, Gaveau, Klein, garnissait à cette époque des marteaux neufs.

Régulièrement, Patrick est encore sollicité pour travailler dans le garnissage du marteau neuf. Mais, connaissant la compétence des Allemands sur ce champ d'activité, il préfère rester sur son créneau de restaurateur et travaille ainsi pour ses clients, environ six cents, français et européens, satisfaits de sa prestation.

Remplacer les feutres usés des marteaux par des feutres neufs formés spécialement

Le marteau de piano, énorme hameçon attaché au bout du manche, lui-même solidaire de la noix, est cet objet irremplaçable qui vient frapper la corde à pas feutrés. Et pour cause... Le feutre, c'est bien là le cœur du travail de la Maison Desfougères.

Enlever les feutres des vieux marteaux (très souvent reçus par colis), c'est l'étape du *dégarnissage* qui peut se faire à la main ou à la vapeur, c'est selon. Étape à laquelle la noix n'échappera pas, car ce décorticage sans merci a pour fonction de ne laisser subsister aucune trace du passé. Ainsi le bois nu sera prêt à recevoir sa nouvelle parure de feutre.

Ce feutre neuf, arrivé par bande du monde entier, sera, avant d'épouser la tête de bois, coupé, mis en forme dans la grousse presse, enfermé dans le moule à marteau pendant des heures avec de la colle...

Dans cette fabrique, où le mode de production est avant tout artisanal, travaillent le père et la mère de Patrick, deux employés dont Mme B., fidèle depuis vingt ans, et Patrick lui-même. Celui-ci, fils unique formé par papa, a appris son métier ici, à l'établi. Content de cet apprentissage personnalisé, ô combien particulier (aucune formation en centre n'exis-



Le père et le fils. C'est maintenant Patrick Desfougères qui dirige l'entreprise, mais son père et sa mère continuent à travailler avec lui.

te pour préparer à ce travail), il transmet aujourd'hui son savoir-faire à l'ouvrier récemment arrivé dans la maison.

L'activité, pérenne depuis plus de 70 ans, semble donner à ses serviteurs une forme de confiance ancrée dans la conviction que le monde a son ordre... intangible. Travaillant dur tous les jours, samedi compris, Patrick a cette assurance de ceux qui n'ont jamais douté et regarde le monde avec la dureté de ceux que l'activité porte... Heureux personnage, à qui la musique, dans son intemporelle mécanique, réserve encore une place.

Chantal Juan

□ Desfougères, 45 rue Marx Dormoy. 01 46 07 22 84.

18^e COUPS DE FOURCHETTE

Une croisière du côté des Amiraux

Dans ces *Coups de fourchette*, nous vous proposons chaque mois une sélection de restaurants, chaque fois pour un quartier différent. Sans prétendre être exhaustifs, nous nous efforçons de proposer une diversité de cuisines et de prix. Ce mois-ci, **Jamil Brahimi** présente trois restaurants situés dans le quartier Amiraux-Simplon.

Chez Marie-Louise

Sa réputation n'est plus à faire. Dans son décor un peu fouillis et daté années 30 avec les casseroles en cuivre accrochées au mur, Marie-Louise, bouronnaise installée ici depuis 1961, propose un menu à 130 F qui n'élude ni le coq au vin ni la poularde Marie-Louise. La carte n'est pas très bon marché mais la cuisine d'une qualité exceptionnelle. Les serviettes sont grandes et sentent bon la blanchisserie, les banquettes sont larges et confortables et la patronne vient volontiers à votre table faire un brin de causette. Elle vous expliquera que tout est fait sur place, y compris les glaces, et vous recommandera les plats qui font sa fierté : le bœuf ficelle ou le pâté de tête assaisonné. Une véritable halte gastronomique bien connue des gourmets de Paris et d'ailleurs.

□ 52, rue Championnet - tel : 01 46 06 86 55

Le Fouta-Toro

Ce restaurant tire son nom d'une province du nord du Sénégal. C'est un des restaurants africains les plus courus de Paris. Son poulet au mafé étend au loin une réputation méritée. Le resto, blotti dans un paysage à la Mac-Orlan, offre 26 petites places bien serrées pour se tenir chaud en toute saison. C'est souvent plein et les joueurs de kora doivent partager l'espace avec le serveur. Le patron, El-Hadj, est soutenu en cuisine par des compatriotes mais les convives sont surtout européens. Le service est copieux et les prix mieux qu'abordables. En entrée, le beignet de poisson farci vous sera proposé à 27 F, le vin est bon marché mais peut-être faut-il lui préférer une bonne bière ! Le prix des plats oscille entre 44 et 47 F. C'est délicieux et abondant. A connaître !

□ 3, rue du Nord - tel : 01 42 55 42 73

Le Lisbonne

Cette salle au plan tarabiscoté et au lourd décor luso-hollywoodien, où la fresque représentant la tour de Belém s'écaille doucement, peut accueillir 50 personnes. En cas de besoin une deuxième salle au sous-sol double la capacité d'accueil. A midi, c'est plein. Les employés de la RATP proche connaissent l'adresse et ne boudent pas le menu à 58 F. En fin de semaine, celui-ci passe à 100 F mais donne droit à la chanteuse de fado. La carte propose une quarantaine de mets, dont seulement cinq sont à base de morue. On y lit non seulement l'origine et la composition des plats mais également leur temps de préparation (10 mn pour un hors d'œuvre, 40 mn pour l'arroz de mariscos) ; ces temps sont assez largement évalués et l'attente semble moindre. Tout est préparé sur place, tous les produits sont frais. Le patron fait les courses, la patronne la cuisine. Rations abondantes, mets délicieux, accueil courtois. Il s'agit d'une des façons les plus sympathiques de s'initier à la gastronomie portugaise.

□ 40, rue Championnet - tel : 01 6 06 23 28

PORTRAIT

Géraldine Jay, la 50 000e apprentie d'Ile-de-France

Lorsqu'elle a signé son contrat d'apprentissage, blip blip blip, le chiffre 50 000 a clignoté sur l'ordinateur... et elle a gagné un voyage pour deux cet été à New York.

Géraldine Jay, la 50 000e apprentie d'Ile-de-France, vit et travaille dans le 18e. Elle habite rue des Abbesses et, préparant un bac pro commercial par l'apprentissage, elle partage son temps entre Négocia, l'école de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris où elle suit ses cours, et le Comptoir Joffrin, la grande bijouterie de la rue Hermel, au coin de la mairie, où elle s'exerce à la pratique du métier.

Elle s'inscrit donc, signa son contrat d'apprentissage et... blip blip, gling gling : le chiffre de 50 000 clignota sur l'ordinateur. Géraldine était la 50 000e apprentie d'Ile-de-France, le 50 000e contrat signé depuis la loi de 1986 dévoluant à la Région les compétences en matière d'apprentissage. Cela se célèbre et se récompense. Aussi Géraldine a été en avril l'héroïne d'une petite fête, organisée dans la bijouterie où on lui a remis un cadeau de bienvenue : un voyage pour deux à New-York (billet d'avion et cinq jours d'hôtel). Elle part cet été avec son copain. «Je suis ravie. Les voyages, cela m'attire particulièrement et... New-York, il faut voir New-York au moins une fois dans sa vie».

19 ans, longue et mince, blonde, le sourire facile, Géraldine sait ce qu'elle veut et n'a pas été orientée par hasard et par défaut comme beaucoup. Bien sûr, au début, il y a eu comme un os dans sa scolarité, une seconde redoublée un peu en vain, mais elle ne s'est pas découragée et a décidé de «voir ailleurs, contourner la voie dite normale» et elle a choisi l'apprentissage :

un BEP d'abord, puis maintenant un bac pro et elle entend bien poursuivre avec un BTS pour devenir, si possible, attachée commerciale, «faire un métier où l'on bouge, où l'on voit des gens différents».

«L'apprentissage - études gratuites et 3 000 F par mois - cela me permet d'être indépendante, d'avoir un chez moi, de vivre avec mon ami», déclare-t-elle, avouant cependant recevoir aussi une petite pension de son père, gérant de société à Meaux. De plus, elle apprécie le principe de l'alternance, une semaine à l'école, une semaine en entreprise : «Ça vous change mais on n'a pas le temps d'oublier, on reste dans le bain, l'esprit toujours éveillé», dit-elle.

Lors de son BEP, elle avait été affectée au Comptoir Joffrin et c'est volontairement qu'elle y continue son apprentissage : «La bijouterie, ça m'intéresse, mais surtout c'est là une excellente entreprise pour la formation au métier et la patronne, Mireille Clepkens, est précurseur en la matière. Elle forme des apprentis depuis 1982, elle en a eu une vingtaine avant moi et sa vendeuse actuelle y fut apprentie naguère».

Boulot-boulot et seulement cinq semaines de vacances, c'est la vie d'une apprentie. Cela n'empêche cependant pas Géraldine de sortir - elle adore le cinéma, les films avec Al Pacino ou Robert de Niro, ses acteurs préférés - ou de lire, «plutôt des classiques mais aussi de la science-fiction» et même d'écrire parfois, en service scolaire commandé mais avec plaisir («En classe, j'ai toujours aimé la littérature et maintenant j'aime bien écrire les commentaires, les explications de textes») ou pour elle-même, elle l'avoue mais elle reste discrète là dessus...

Géraldine aime enfin la musique et pas seulement l'écouter. Elle chante et chante en travaillant. Son rêve serait de se perfectionner, prendre des

cours ou participer à une chorale. Si quelqu'un sait où s'adresser dans le 18e, prière de la prévenir. Signes particuliers : voix de soprano, préfère le gospel.

Parisienne de fraîche date, pourquoi habite-t-elle le 18e ? «Par choix. J'adore. Ça bouge, ça vit. D'ailleurs, qui dit quartier populaire dit quartier vivant.» Longue vie dans l'arrondissement, Géraldine.

Marie-Pierre Larrivé



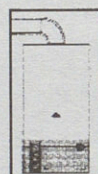
Une semaine à l'école de commerce, une semaine à la bijouterie rue Hermel, près de la mairie...

Dan Aucante

ESPACE CHAUFFAGE CLIMATISATION

INSTALLATION ENTRETIEN DEPANNAGE

CHAUDIERE GAZ FIOUL ELECTRIQUE
CONTRAT D'ENTRETIEN POUR TOUTES MARQUES

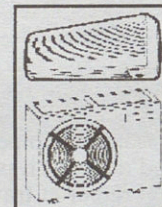


Magasin d'exposition
ouverture du lundi au
vendredi
9h 19h et samedi 10h 17h

AGREEE GDF - QUALIBAT
PGN - PGN CONFORT



Crédit gratuit exceptionnel
Nous consulter



DEVIS GRATUIT

24^{ème} anniversaire
Depuis 22 ans dans
l'arrondissement

Tél : 46 - 07 - 63 - 61

Fax : 46 - 07 - 59 - 11

Ets BAHLOUL - 49 rue de la Chapelle - 75018 Paris

(Publicité)

Ce livre s'inscrit dans le no man's land
des connaissances et sciences diverses.

Hier la sagesse,
aujourd'hui la cybernétique.

“VOLONTÉ DE DIEU”

de Sami Radhouane

éditions Saidane - Sousse 1997

En vente à la librairie Gramond, 30 rue Ordener, 750918 Paris.

Subventions fortement réduites pour les activités culturelles

La politique d'austérité budgétaire de la Ville de Paris s'accroît. Après les associations sportives (voir notre n° 24), les institutions culturelles ont vu leurs subventions sévèrement réduites.

Cette réduction n'est pas la même pour toutes ; par exemple, la Maison européenne de la photographie (institution de prestige, récemment créée) voit sa subvention diminuée de 8,9 % (24,6 millions de francs au lieu de 27),

et le Théâtre musical de Paris (Châtelet) de 2 % seulement, alors que dans le 18e la Halle-St-Pierre est frappée d'une diminution de 23,3 % (3 millions de francs au lieu de 4,05 millions), ce qui à l'évidence met en péril le maintien de certaines de ses activités. Le théâtre Espace Acteur de la rue Ste Isaure, dont la subvention avait été diminuée de moitié l'an dernier, perd la moitié qui restait ; est-ce parce qu'il avait protesté avec force ?

Les hommes du 18^e dans la tourmente de la Commune

Nous avons déjà raconté (voir Le 18^e du mois de mars et avril 1996) le début de l'insurrection de la Commune, qui commença le 18 mars 1871 à Montmartre.

Le gouvernement de la Commune n'a duré que deux mois, jusqu'à l'entrée des troupes versaillaises dans Paris et la Semaine sanglante (21 au 28 mai).

Deux mois fiévreux, intenses. Comment ont-ils été vécus par les gens du 18^e ? Nous l'évoquerons (sommairement) dans ce numéro et les suivants, à travers le récit de quelques journées, et les portraits de quelques personnages.

Le 18 mars 1871 a éclaté à Montmartre l'insurrection de la Commune de Paris. Elle a gagné aussitôt tous les arrondissements. Le soir, Thiers, chef du gouvernement, s'enfuyait à Versailles et ordonnait à l'armée de quitter Paris, laissant la capitale aux mains des insurgés. (Le 18^e du mois n° 16 et n° 17.)

26 mars 1871. L'élection.

Le 26 mars, les Parisiens élisent une assemblée communale.

Dans le 18^e, l'arrondissement où il y a le plus grand nombre de votants, les électeurs placent en tête Auguste Blanqui, 66 ans, l'éternel conspirateur, surnommé "le Vieux" ou "l'Enfermé" car il a passé en prison près de la moitié de sa vie. Sa première condamnation date de 1831.

Blanqui n'occupera pas son siège : condamné à mort par contumace le 10 mars 1871 pour sa participation à une émeute en décembre 1870, il a dû s'enfuir de Paris. Le 17 mars, il a été arrêté dans le Lot par la police de Thiers. Il restera en prison jusqu'en 1877.

Derrière lui, et dans l'ordre du nombre de voix obtenu, les élus du 18^e sont :

- Albert Theisz, ciseleur sur bronze, 32 ans,
- Simon Dereure, cordonnier, 33 ans,
- Jean-Baptiste Clément, chansonnier et journaliste, 35 ans,
- Théophile Ferré, comptable, 24 ans,
- Auguste Vermorel, journaliste, 30 ans,
- Paschal Grousset, écrivain, 27 ans.

28 mars. Premier désaccord.

Le 28 mars, dans une extraordinaire ambiance de fête populaire, la Commune est proclamée à l'Hôtel de Ville de Paris.

Et la première séance s'ouvre. Avec le premier désaccord : faut-il que les débats soient publics ? Paschal Grousset, du 18^e, propose de décider que «*les séances de la Commune ne sont pas publiques. Il n'est pas publié de compte-rendu des séances, seulement un procès-verbal des actes de la Commune.*» Grousset explique : «*Nous sommes un conseil de guerre plutôt qu'un conseil municipal. Nous n'avons pas à faire connaître nos décisions à nos ennemis.*»

D'autres (et parmi eux Theisz et Vermorel, du 18^e) sont de l'avis contraire. «*Nous devons être responsables devant le peuple*», dit Theisz. «*Nous avons lutté, sous l'Empire, contre la pratique du secret qui permettait l'arbitraire*, dit Vermorel. *Ne faisons pas la même chose.*»

Conflit significatif : il oppose pour la première fois autoritaires et libéraux de la Commune. L'accord se fait sur un compromis : on publiera un résumé des débats.

30 mars. Blanquistes et internationalistes.

Faut-il élire maintenant des maires d'arrondissement ? La Commune se pose la question et répond non. Vu les urgences du moment, elle

préfère mettre en place un pouvoir central unifié. Elle vote un décret qui dit : «*Les membres de la Commune ont la responsabilité administrative de leurs arrondissements.*»

Dans la plupart des arrondissements, un des élus sera particulièrement chargé de la liaison entre l'Hôtel de Ville et les organismes locaux. Dans le 18^e, ce sera Jean-Baptiste Clément, qui fera ainsi fonction de maire sans en avoir le titre.

Pouvoir unifié ? La Commune, avec ses 79 élus, ne le sera jamais. Des courants de pensée divergents vont, tout au long, s'y affronter.

Les "blanquistes" (une quinzaine) prônent la formation d'un parti de révolutionnaires, organisés quasi-militairement, la prise du pouvoir par

influentes : la plupart des internationalistes français rêvent d'une société où les ouvriers organisés collectivement dirigeraient eux-mêmes leurs entreprises, et où les communes gèreraient la vie publique au plus près des gens, de façon aussi décentralisée que possible, au détriment du pouvoir central.

La majorité des internationalistes de la Commune sont en quelque sorte ce que nous appellerions aujourd'hui des "autogestionnaires". Ils ont, sur bien des points, des idées opposées à celles des blanquistes.

De façon significative, les blanquistes vont s'investir en priorité dans les commissions de la Guerre et de la Sûreté, les internationalistes dans celles du Travail et des Services publics.

Les autres membres de la Commune ont des orientations diverses. Une vingtaine, issus des arrondissements "bourgeois", républicains modérés, démissionnent dès les premiers jours.

Il y a aussi un courant "jacobin", cultivant le souvenir de la grande Révolution de 1793. Dans le 18^e, Grousset se rattache à ce courant. Les internationalistes leur reprochent de ne rien comprendre aux problèmes de la classe ouvrière. Fränkel, un des principaux "internationalistes",

Jean-Baptiste Clément : l'auteur du *Temps des cerises*



Né en 1836. Très populaire à Montmartre où il habite 53 rue

Lepic, il est le parolier de dizaines de chansons qui ont obtenu un grand succès. Il est notamment l'auteur du *Temps des cerises* (1866). Beaucoup de ses chansons ont été interdites par la police de Napoléon III à cause de leur caractère satirique ou de leur contenu de revendication sociale. Il a créé, sous le second Empire, plusieurs journaux républicains, comme *le Casse-tête*, *le Pavé*, *la Lanterne du peuple*, que la 6^e chambre correctionnelle a tués impitoyablement. Ses articles, souvent, s'apitoient sur le sort des pauvres, sans tomber toutefois dans la démagogie.

A la Commune, il se consacre surtout à des tâches concrètes au service de la population : membre de la commission des Services publics, puis de celle de

l'Enseignement, il s'occupe aussi, dans le 18^e, des problèmes de ravitaillement et de logement.

Durant la Semaine sanglante, il sera jusqu'au dernier jour sur les barricades, puis restera caché 75 jours chez un marchand de bois du quai de la Rapée, avant de gagner clandestinement l'Angleterre. Condamné à mort par contumace, il ne rentrera en France qu'en 1880, après l'amnistie. Tout en continuant à écrire des chansons, il sera un dirigeant socialiste en vue, dans la tendance «possibiliste». En 1885 il emménage 110 rue Lepic, et sera candidat, sans succès, à plusieurs élections dans le 18^e.

Venu dans les Ardennes soutenir une grève, il va s'y installer et y déployer une activité militante épuisante. Il mourra en 1903.

la force et la dictature d'une avant-garde, le temps qu'il faudra pour que la Révolution triomphe et détruise ses ennemis ; après quoi seulement on pourra entreprendre la construction d'une société de liberté et d'égalité avec l'extinction de l'Etat.

Théophile Ferré, dans le 18^e, est un des leaders des blanquistes.

On compte parmi les membres de la Commune un autre groupe : les "internationalistes", membres de l'*Association internationale des travailleurs* ou, simplement, l'*Internationale*, militants du mouvement ouvrier, créateurs de syndicats. Dans le 18^e, Theisz et Dereure sont des internationalistes.

Au niveau mondial, l'*Internationale* est dominée alors par Karl Marx, qui l'a emporté sur les théoriciens anarchistes Proudhon et Bakounine. Mais dans la section française de l'*Internationale*, les idées proudhoniennes restent les plus

délégué au Travail¹, lancera un jour à Grousset (qui est, lui, délégué aux Affaires extérieures¹) : «*Vous vous couchez et vous vous levez avec la Constitution de 1793. Cela vous empêche de voir quelle différence il y a entre des bourgeois et nous, socialistes révolutionnaires.*»

Ces différences de pensée vont entraîner au sein de la Commune des débats acharnés, souvent interminables, parfois une paralysie.

3 avril 1871. Premier échec militaire.

La guerre civile est là. Les tentatives de conciliation entre Versailles et Paris ont échoué. Les insurrections de Lyon, Saint-Etienne, Le Creu-

1. Les "délégués" de la Commune étaient en quelque sorte ses ministres : délégué aux Finances, aux Affaires extérieures, à la Guerre, à la Justice, au Travail, à la Sûreté, etc...

Theisz : l'intégrité du ciseleur sur bronze

Albert Theisz est un cas : les commentaires à son sujet sont toujours élogieux. Le blanquiste Da Costa, qui détestait les internationalistes, écrit : « *Theisz fut un des rares ouvriers intelligents et bien équilibrés que possédait l'A.I.T.* » A l'opposé, l'écrivain versaillais Paul Delion, qui parle des « *communeux* » avec une rare violence, les qualifiant de « *ramassis d'aventuriers qui grouille dans les faubourgs* », fait exception pour lui : « *Intelligent et sérieux, Theisz agissait sans considération personnelle, intimement convaincu de la nécessité d'une réforme sociale.* »

Il est né en 1839. Ciseleur sur bronze, il a été un des premiers Français à adhérer à l'Internationale, dès 1862, sous le numéro 64. animateur de la grande grève des bronziers en 1867, il devient un des dirigeants du syndicat. En 1868, délégué pour la

France au congrès de Bruxelles de l'Internationale, il est ensuite secrétaire de la *Chambre fédérale des sociétés ouvrières* qui remplace en France l'Internationale après la dissolution de celle-ci par le gouvernement de Napoléon III.

Habile, travailleur, économe, il s'est installé à son compte comme artisan, 12 rue de Jessaint (18e), et est réputé pour son honnêteté. « *Petit, le regard vif et doux, calme et posé dans la discussion* », il interviendra à la Commune presque toujours dans le sens de la modération. Durant la Semaine sanglante, il se bat. Il est à côté de Vermorel quand celui-ci est mortellement blessé sur la barricade du Château d'Eau. Il se réfugie chez un ami le 27 mai et gagne Londres le 29 juillet. Il y devient un des membres du comité général de l'Internationale, tout en gagnant sa vie par son métier. Arrivé proud'honien, il subira



alors l'influence de Marx. Mais, rentré en France après l'amnistie, il fera partie d'une tendance socialiste qui donne la priorité au travail syndical, opposée au marxisme pur et dur de Jules Guesde. Il meurt en 1881 à la suite d'une attaque de paralysie.

Suite de la page 15

sot, Narbonne, Toulouse, Marseille, ont été réprimées en quelques jours, parfois quelques heures. La Commune de Paris est bien isolée.

Deux armées sont en présence. Celle de Paris est formée de gardes nationaux, soldats-citoyens qui élisent non seulement leurs officiers mais aussi des délégués pour présenter leurs revendications à ces mêmes officiers. En face, les troupes de Versailles sont pour le moment peu sûres, minées par la lassitude. Les cas de fraternisation des soldats avec les insurgés n'ont pas été rares, à Montmartre notamment. Mais les « *communeux* » savent que Thiers est en train de réorganiser ses troupes et en fait venir des fraîches de province.

Plutôt que d'attendre l'attaque des Versaillais, mieux vaut prendre l'offensive, pensent les chefs militaires de la Commune, notamment Bergeret (celui qui commandait la Garde nationale à Montmartre le 18 mars, au début de l'insurrection), et Cluseret qui vient d'être nommé général en chef. Le 3 avril, les gardes nationaux se lancent en direction de Versailles. C'est ce que demandaient depuis longtemps les bataillons de Montmartre. Mais, mal préparée, mal commandée, l'opération échoue : sous le feu des canons versaillais, les troupes parisiennes se débloquent.

L'armée versaillaise ne fait pas de prisonniers : beaucoup de gardes nationaux, pris, sont tués sur place.

La Commune sait désormais à quoi s'en tenir : la lutte sera sans pitié.

Mais elle ne réussira pas à mettre sur pied une organisation militaire solide. Aucun des délégués à la Guerre qui se succéderont à cadence accélérée - Cluseret, Bergeret, Rossel, Delescluze - ne saura mobiliser efficacement et discipliner cette armée peu ordinaire.

Les bataillons des arrondissements ouvriers (13e, 14e, 18e, 19e, 20e), considérés comme les meilleurs, sont les plus souvent envoyés au feu. Ceux de Montmartre, début avril, défilent tous les jours fièrement derrière leur drapeau, passant devant la mairie, qui est alors place des Abbesses. Mais progressivement l'enthousiasme baisse et en mai, lorsqu'on battra le rappel dans les rues du 18e, il faudra 6 à 8 heures pour que se présente un nombre d'hommes suffisant.

Jusqu'au 21 mai, date de l'entrée des troupes

versaillaises dans Paris, les escarmouches se succéderont à travers la banlieue, le plus souvent au détriment des communards. Face aux troupes régulières de Versailles, le « *peuple en armes* » ne fera pas le poids.

5 avril 1871. Le « décret sur les otages ».

Le 5 avril à 3 h du matin, Theisz, élu du 18e, arrive à l'Hôtel des Postes. Il a été désigné pour réorganiser ce service public essentiel. Dans les bureaux, dans les cours, il découvre des affiches signées de l'ancien directeur - qui s'est enfui à Versailles - ordonnant aux employés d'abandonner leur service et de le rejoindre, sous peine de révocation. Theisz arrache les affiches et passe plusieurs heures à discuter avec les postiers pour les convaincre de rester.

Des épisodes semblables, avec d'autres élus, se déroulent dans d'autres administrations. Car il faut assurer le maintien des services publics.

A 10 h, Theisz est à l'Hôtel de Ville, où s'ouvre la réunion quotidienne de la Commune. Elle commence par un incident violent, comme il y en aura beaucoup au cours de ces deux mois. Plusieurs élus (parmi lesquels, une fois de plus, Theisz et Vermorel) s'en prennent à Rigault, délégué à la Sûreté, donc chef de la police. Ils demandent des mesures pour l'empêcher de prendre des initiatives sans en référer à personne, comme il a l'habitude de le faire.

Raoul Rigault, élu du 8e, est un des leaders blanquistes. Il n'a que 24 ans mais, avec sa barbe épaisse, il en paraît dix de plus. Sa brutalité et son cynisme lui ont déjà valu l'hostilité d'une partie des élus de la Commune. Depuis sa nomination, il multiplie les arrestations sans motif connu. Entre autres, la veille, il a fait emprisonner l'archevêque de Paris.

Le 1er avril, déjà, un vote de la Commune avait demandé que les personnes arrêtées soient présentées devant la justice, et leurs droits respectés. Mais Raoul Rigault refuse de s'incliner.

Le 5 avril donc, ils sont plusieurs à demander le remplacement de Rigault. Celui-ci réplique qu'il avait « *cru comprendre que la Commune, sans vouloir prendre de décret, l'avait engagé à des actes* ». Il parle haut, dénonce toute modération comme une trahison, tout légalisme comme une faiblesse. Il en impose.

Finalement, on votera un décret qui à la fois marque des limites au pouvoir de Rigault mais

le suit dans le sens du durcissement : toutes les personnes convaincues de complicité avec Versailles seront arrêtées, mais devront être présentées dans les 24 heures à un jury d'accusation. Toutefois, si elles sont reconnues coupables, elles seront « *otages* » et « *toute exécution (par les Versaillais) d'un prisonnier de guerre ou d'un partisan du gouvernement de la Commune sera sur-le-champ suivie de l'exécution d'un nombre triple d'otages.* »

Ce « *décret sur les otages* » ne sera jamais appliqué avant l'entrée des Versaillais dans Paris. Mais son retentissement sera énorme.

Au cours de la même séance, Jean-Baptiste Clément, intervenant, dit-il, « *à la demande des gardes nationaux du 129e bataillon* » (de Montmartre), voudrait savoir la raison de l'arrestation de Valigranne, commandant de ce bataillon. Rigault indique qu'il répondra le lendemain.

La séance s'achève à minuit. Theisz, comme les autres élus, épuisé, rentre chez lui à pied, par des rues où l'éclairage a été réduit pour économiser le gaz.

6 avril. La question des « sous-comités »

Dans un débat qui ne sera pas rendu public, la Commune se préoccupe de la multiplication des pouvoirs. Le *Comité central de la garde nationale* refuse de s'effacer devant la Commune dont pourtant il avait organisé l'élection. Dans les arrondissements, au milieu d'une incroyable effervescence, des comités de vigilance, sous-comités, commissions se réunissent en permanence, interviennent sur tout. Des clubs de débat, comme lors de la Révolution de 1789, siègent tous les jours. Les extrémistes de tout poil s'y déchaînent.

Dans le 18e, le *Club de la Révolution*, ou *Club Bernard*, rassemble tous les soirs une centaine de personnes au moins à l'église St-Bernard qui a été fermée au culte. Dans la lumière

Cluseret : un aventurier militaire aux quatre coins du monde



Sinn-Fein irlandais contre les Anglais. Rentré en France, il fait de l'agitation politique : journaliste à Paris, tribun à Marseille. En 1871 il s'enrôle au service de la Commune. Il a 48 ans.

La plupart des historiens le présentent comme un incapable, imbu de lui-même, méprisant les hommes qu'il commande, et aussi les autres élus de la Commune, qu'il traite publiquement d'imbéciles. Révoqué et arrêté le 30 avril à la suite d'un échec militaire, il est libéré le 21 mai, jour de l'entrée des Versaillais dans Paris. Il se cache cinq mois chez un prêtre. Condamné à mort par contumace, il s'exile, rentre en France en 1880, est condamné à deux ans de prison en 1881 pour un article dans un journal, se réfugie à Constantinople.

Revenu en France, il sera élu député socialiste en 1889, réélu en 1893 et 1898. Entre temps, il est passé à l'extrême-droite, collabore au journal antisémite *La Libre parole* de Drumont, qualifie les dirigeants socialistes de « *batraciens de la fange pâteuse* ». Il meurt en 1900.

Gustave Cluseret, nommé général en chef des troupes parisiennes le 2 avril et délégué à la Guerre le 4 à cause de son passé militaire, sera élu membre de la Commune le 16 avril dans le 18e, lors d'une élection complémentaire.

Soldat de profession, il a accompli ses premiers « *faits d'armes* » en juin 1848 dans la répression des ouvriers révoltés. Officier du Second Empire, il fait la guerre de Crimée. Puis il s'engage en Italie dans les troupes de Garibaldi, participe à la Guerre de Sécession aux Etats-Unis, où il devient général, puis combat avec le

incertaine des cierges et des lampes à pétrole, les discours enflammés se succèdent. Un des orateurs les plus appréciés est Louise Michel. La Commune, le 6 avril, décide la dissolution des "sous-comités".

7 avril. Faut-il élire les officiers ?

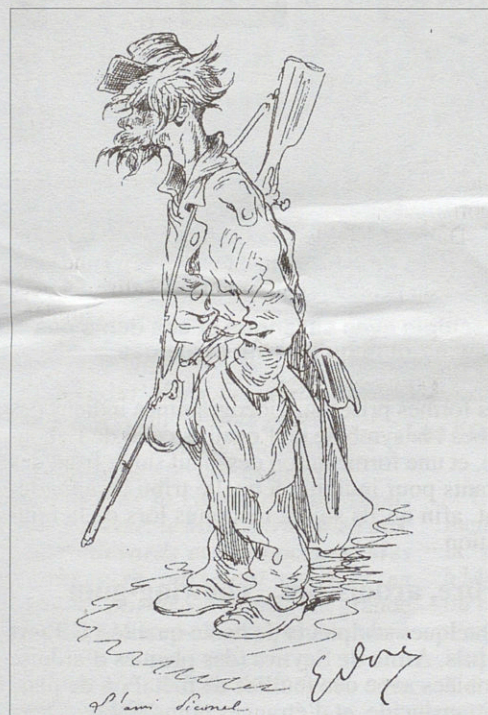
On apprend pourquoi le chef de bataillon Valigranne, de Montmartre, a été arrêté : il a, avec d'autres officiers, refusé d'obéir au nouveau chef d'état-major de la Garde nationale (Dombrowski) au motif que celui-ci n'était pas élu, mais désigné par Cluseret. Le délégué à la Guerre en effet a entrepris de désigner aux postes importants des militaires de carrière.

La Commune ouvre un débat sur la question : doit-on maintenir l'élection des officiers de la garde nationale par leurs hommes ?

Le débat s'achève sans conclusion.

9 avril.

A l'Hôtel de Ville, Theisz fait remarquer que, contrairement aux ordres de la Commune, les sous-comités n'ont nullement été dissous. Dans le 18e, ils ont été réinstallés par le Comité central de la garde nationale. «Ça ne peut plus durer», dit-il. Les abus commis par ces comités



Un garde national, dessin de Gustave Doré. (Gustave Doré, durant les deux mois de la Commune, se trouvait à Versailles. Il y réalisa des caricatures féroces des députés de l'Assemblée nationale, et non moins féroces des soldats de la Commune...)

sont nombreux.» Jean-Baptiste Clément l'appuie. D'autres élus demandent qu'on en finisse avec le Comité central. Mais d'autres encore recommandent la prudence.

Débat sans vraie conclusion : la Commune laisse à chaque délégué d'arrondissement le soin de faire appliquer ses ordres.

Ainsi va la Commune. Pourtant, dans cette atmosphère chaotique, elle va esquisser, à travers ses décrets, les bases d'une nouvelle société. Ses décisions, qu'elle n'aura pas le temps d'appliquer, dessinent déjà ce que sera notre République moderne, et peut-être un peu plus...

Noël Monier

Le mois prochain : L'œuvre législative de la Commune. Portraits de Vermorel, Grousset, Ferré, Dereure et d'autres.

PORTRAIT

Sulaiman Hakim, saxophoniste du groupe Hoodoo :

«Dans le 18e, tu entends quinze musiques se mélanger au gré des fenêtres ouvertes...»



Pierre Bayou

Sulaiman Hakim, qui habite rue Polonceau, et Chris Henderson : «La musique, c'est apprendre, tout le temps.»

Hoodoo, formation musicale aux sonorités colorées et multiples, sort ce mois-ci son premier disque. Ses cinq membres travaillent la musique noire sous toutes ses formes, depuis son origine africaine jusqu'à ses dérivées américaines ou caribéennes. Nous avons rencontré les deux leaders du groupe Hoodoo.

Sulaiman Hakim, né à Los Angeles, pratique le saxophone, la clarinette, la flûte, et il chante. Chris Henderson, de Philadelphie, est spécialiste de la batterie et des percussions. Ils ont longtemps mené leur carrière indépendamment. L'un travaillant avec le chanteur de blues Luther Allison, Salif Keita ou encore Tango do Brazil. L'autre s'illustrant au côté de Patricia Kaas, Ed Blackwel, Sun Ra. Ils se sont rencontrés en 1974, quelques années avant de débarquer en France. Leur point commun : un intérêt et une recherche constante autour de toutes les formes de la musique noire. «Car la musique, confie Sulaiman, c'est apprendre, tout le temps.»

Avec trois autres musiciens, ils ont formé un premier groupe, les High Rollers, devenu finalement Hoodoo. Le terme est issu d'une combinaison entre les langues africaines et américaine. Il signifie l'esprit, l'essence de tout. Le travail de ce groupe associe toutes les musiques dérivées ou originaires de l'Afrique : jazz, gospel, blues, zouk, makossa, musique caribéenne, brésilienne... Et dans le même temps chacun continue de mener sa propre carrière

Et ils ont choisi Paris

Chris et Sulaiman ont multiplié les voyages ces huit dernières années : Zaïre, Afrique du Sud, Mozambique, Rwanda, Antilles, Brésil... Et ils ont choisi d'habiter Paris.

Pour eux, notre capitale est plus proche de l'Afrique que toute ville des Etats-Unis. Mais surtout, ces artistes américains se sont établis à Paris pour profiter d'une certaine richesse musicale : «Ici, précise Chris, toutes les sonorités se mélangent. Et puis c'est un point de rencontre de toutes les musiques noires. On trouve tous les styles, toutes les influences, concentrés sur le territoire d'une ville.»

Quant au 18e, où réside Sulaiman Hakim, «c'est un petit centre culturel dans le grand centre culturel.» Le saxophoniste, arrivé un peu par hasard dans le quartier de la Goutte d'Or (il habite rue Polonceau), ajoute : «Dans le 18e tu entends quinze musiques en même temps. D'un appartement à l'autre

les sons se mélangent au gré des fenêtres ouvertes. C'est un son permanent, mélangé, qui fait la richesse culturelle de cet arrondissement.»

Leur premier album va sortir en mai, après vingt années de recherches et d'expériences interculturelles : on y trouve une ballade typiquement new-yorkaise, un blues, une évocation du carnaval toute en percussions et en rythmes...

Un Américain de Harlem et une Zaïroise

Les paroles, écrites en grande partie par Sulaiman, évoquent différents thèmes du passé comme du présent ou de l'avenir. Depuis l'histoire des descendants de l'Afrique noire, jusqu'au message de paix et de foi en l'avenir, en passant par l'évocation de l'amour ou celle des guerres, un même message : il est important de connaître ses racines pour mieux comprendre le présent. L'un des titres, *Juba*, conte l'histoire, fictive, d'un enfant né dans le 18e. Fils d'un Américain de Harlem et d'une Zaïroise, il évolue entre les deux cultures et partage son temps entre Tati et MacDonald's. Son rêve : devenir président du Zaïre.

C'est un producteur allemand, Ruf, qui a permis aux musiciens de Hoodoo d'enregistrer l'album. En France, le groupe, composé de noirs américains, n'avait pas réussi à convaincre les maisons de disques, qui les voyaient davantage cantonnés dans le répertoire afro-jazz. Ils ont pourtant entamé une série de concerts (à la Flèche d'or, au Cythéa, à l'Opus Café...) et commencent à se faire connaître à travers la France. Idem en Suisse et en Grèce, où le groupe a joué. «Avec les rythmes noirs, précise Chris, on peut faire danser tout le monde, partout.»

L'objectif, encore et toujours, c'est de multiplier les expériences mondiales. «Les racines de la musique noire sont très profondes, conclut Sulaiman, elles sillonnent le monde, de l'Afrique à la Nouvelle-Calédonie en passant par l'Amérique latine. Alors notre recherche est loin d'être terminée.»

Sandra Mignot

□ Hoodoo se produira le 17 mai au Pop Solika, 16 rue du Roule, Paris 1er.

Du 23 mai au 1er juin

D'Anvers aux Abbesses, des artistes ouvrent leurs ateliers

Pour la deuxième année, l'association *Points d'Art d'Anvers aux Abbesses* organise ses "ateliers ouverts", du vendredi 23 mai au dimanche 1er juin. L'an dernier, 29 artistes, dans 15 lieux, attendaient les visiteurs. Cette année, ils sont 34 dans 20 lieux, et avec une qualité plus soutenue ; en outre, quatre galeries, les plus intéressantes peut-être de la Butte, participent à l'opération.

Commencez par le 11 rue d'Orsel : un lieu assez beau, une cour avec au fond un ancien atelier d'artisan, très haut, où sept artistes présentent leur travail. Ils sont amis de longue date - ils se sont connus à l'Ecole des Arts appliqués - et il règne dans cet atelier une ambiance de complicité et de bonheur.

Frédéric Ardiét, à propos de ses peintures et "dépliages", parle d'« enchevêtrements, méandres, labyrinthes »... On pense aussi à des signes, des écritures énigmatiques : répétitions de motifs ou de lignes, semblables au premier regard, mais avec en réalité de lents, subtils et progressifs décalages de formes ou de couleurs, dans des tons soutenus mais refusant tout éclat, toute stridence.

Dans le même atelier, **Dominique Pons** montre une inspiration très voisine, bien qu'ici il soit question de surfaces, de trames superposées, plutôt que de lignes et de méandres.

Il y a aussi les papiers froissés collés, aux couleurs vives, acidulées, de **Daphné Massenet**, les grandes silhouettes esquissées dans des roses un peu indiscrets d'**Isabelle de Pavant**, les traces quasi-végétales, à la limite du figuratif et de l'arabesque

pure, de **Sophie Pons de Pavant**, les lavis de fleurs et fruits à la manière japonaise de **Josette Trublard**, et les délicates broderies de **Corinne Moriange**...

• Autre atelier dans la même cour, celui de **Yann Brière**. Pour gagner sa vie, il fabrique de fausses surfaces, fausses pierres, faux marbres, faux revêtements métalliques avec de la fausse rouille ; il a par exemple conçu nombre de parois des constructions de Disneyland... Ses toiles reflètent - mais avec une autre exigence - la même préoccupation pour les surfaces : glacis, superpositions, dans un contexte faussement hyper-réaliste. Il réalise aussi des photos de parois rocheuses, de sols...

Il a invité dans son atelier le sculpteur **Gilles Tellier**, dont on a vu récemment à la mairie du 18e une énorme machine mobile d'une demi-tonne, piano de bronze ou autel (de quel sombre culte ?), sur laquelle une soufflerie faisait voler des petites boules de polystyrène... Gilles Tellier est également un superbe photographe.

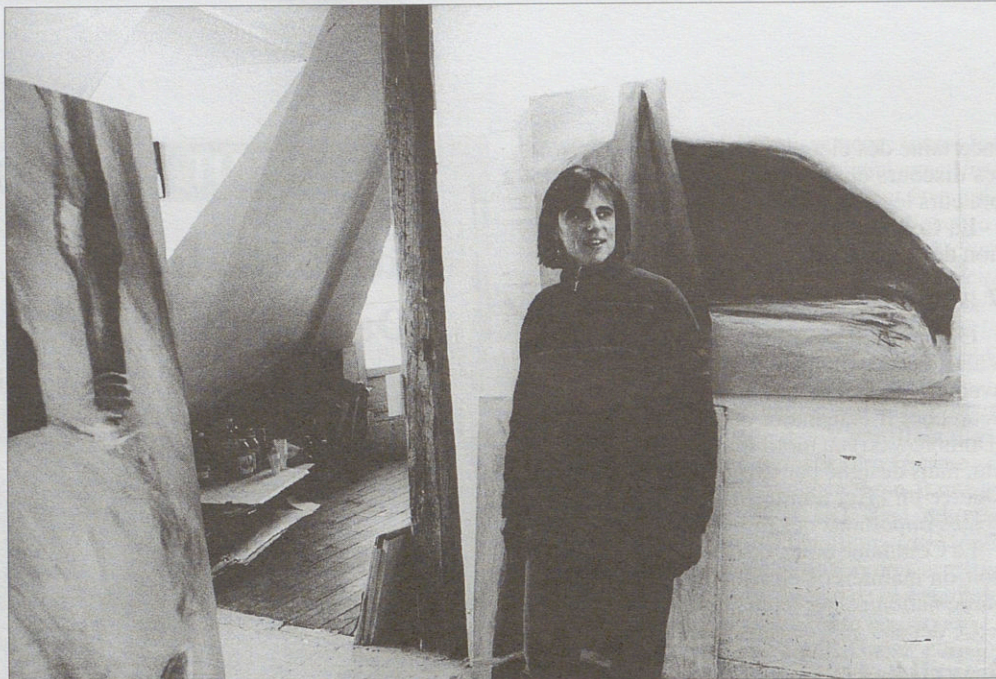
Figuratifs et abstraits

• Au 2 rue d'Orsel, sous les combles, **Anne-Sylvie Hubert** présente de grandes compositions abstraites, de grandes formes colorées s'étirant dans un espace très aérien, avec, sous-jacente, sous les recouvrements de peinture, une sorte de lumière ocre...

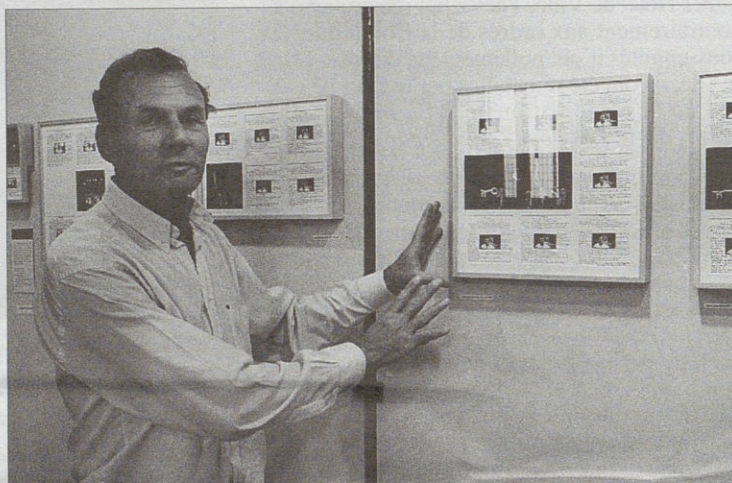
Elle invite dans son atelier **Guillemette Buffault**, qui habite rue des Martyrs : de grandes toiles avec des tissus collés, mousseline, gaze, tarlatane, en bandes peintes de noir, brun, gris, bleu, créant des angles, des reliefs, des ouvertures et des repliements, tout cela d'une clarté, d'un équilibre exceptionnels...

• Il y a des figuratifs et il y a des abstraits. Parmi les premiers, **Charles Pasino**, **Katherine Farkas-Kemmet**, **Marie Bligny** présentent des figures de femmes. L'un m'a fait penser aux peintres de Pont-Aven (même goût pour les aplats de couleurs), l'autre à Valadon (même vigueur), la troisième aux fresques antiques du Fayoum... Du côté des abstraits, citons le remarquable **Gérard Lesaulnier**, les collages joliment agencés d'**Anne Moreau**, les gravures de **Marie Vieli** et **Rodolphe Pecorari**...

Le Vénézuélien **Hernando Herrera**, en France depuis 1984, à Montmartre depuis 1994, se rattache à l'abstraction géométrique, expérimentant avec une joie évidente les rapports de couleurs très vives. Une de ses toiles, sur un fond vert très clair, agen-



Anne-Sylvie Hubert dans son atelier rue d'Orsel, sous les combles.



Gilbert Descossy : il sculpte avec sa langue et ses dents des figurines en chewing-gum qu'il vernit et expose...

ce des formes prises aux idéogrammes indiens des Caraïbes : le symbole de l'égalité, celui de l'abondance, et une forme qu'on dessinait sur le front des mourants pour indiquer à quelle tribu ils appartenaient, afin qu'ils soient reconnus lors de la réincarnation...

Marbre, ardoise ou... chewing-gum

• Quelques sculpteurs de haute qualité : **Gilbert Marquis**, **Anne de Seynes** (des plaques d'ardoise assemblées avec des feuilles de métal ou de plastique translucide, et d'étranges noms : «Fou-Thâa, de la famille des Fhâa», «Grand Bugue, de la famille des Buguleux»...), et **Thierry Grave**, et **Frédéric Eripret**.

Les petites sculptures de **Nicole Bridier** sont plus classiques. L'une d'elles, intitulée *D'où vient la lumière*, figure un couple enlacé, dans une très belle matière de marbre gris et rose, avec au centre, entre eux, un creux, une ouverture par où, justement, se glisse la lumière...

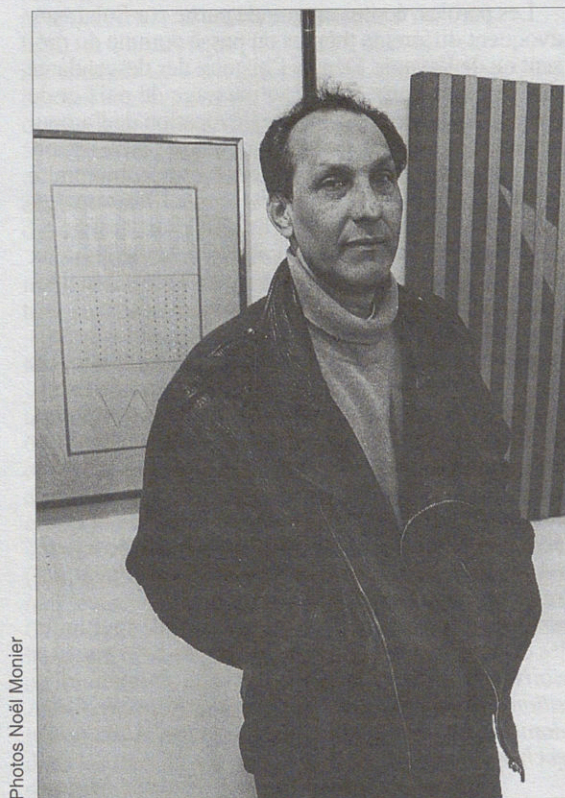
• Et puis l'étonnant **Gilbert Descossy** qui sculpte avec sa bouche, utilisant sa langue et ses dents pour fabriquer de petites figurines en chewing-gum, qu'il vernit et expose dans des boîtes, accompagnées chacune d'une fiche indiquant à quel endroit, à quel date et dans quelles circonstances elle fut fabriquée...

• Etc...

Noël Monier

□ Du 23 mai au 1er juin, de 18 à 21 h en semaine, et de 15 à 20 h samedi et dimanche.

Pour se procurer le programme : **Guy Ferroud**, président de l'association (et photographe), 6 rue Drevet, 01 42 52 79 78. Point d'accueil, renseignements durant les "portes ouvertes" : 11 rue d'Orsel. Les galeries du 3 rue Joseph de Maistre, du 45 rue Lepic (*Art Vocation Mobile*), du 4 rue Androuet (*La Fleur d'or*), du 4 rue Feutrier (*La Caserne*) participent aussi à l'opération.



Hernando Herrera : du Venezuela à Montmartre.

La nouvelle exposition du Musée de Montmartre De Pont-Aven à l'atelier de la rue Cortot

Les lilas sont fleuris, les cognasiers aussi, les bouleaux ont des chatons, les feuilles pointent dans la vigne... C'est le jardin du 12 rue Cortot, devenu aujourd'hui le Musée de Montmartre ; le charme de ce lieu séduisit en 1906 le peintre Emile Bernard, créateur avec Gauguin de ce qu'on avait appelé "l'école de Pont-Aven".

« Cette rue, écrit Emile Bernard¹, était à cette époque la plus déserte de Montmartre. On n'y voyait, d'un côté, que des murs et des arbres se penchant par-dessus, et de l'autre, de très anciennes maisons tenant plus de la banlieue que de la ville. Le n° 12 était peut-être la plus vieille de ces habitations. Elle s'ouvrait en porche de ferme et faisait voir des jardins... un atelier tout vitré que je reconnus pour celui de mes rêves.

« Il ouvrait la vue sur un horizon immense au fond duquel je distinguais la basilique de Saint-Denis. On avait le ciel autour de soi et sur sa tête grâce à un plafond de verre... C'est dans cette habitation que je me plus surtout à Paris ; j'étais à la fois hors et dans cette ville.

« Là-haut, dans ces vieux murs, dans cette rue mal pavée et montante, dans ces jardins abandonnés, je me croyais bien loin de la capitale et de Montmartre même, le Montmartre d'en bas, des boulevards et des nocteurs. Mes journées se passaient coupées en tranches par la Savoyarde (la grande cloche du Sacré-Cœur) qui bourdon-

1. Dans *L'Aventure de ma vie, souvenirs inédits*.

nait toutes les trois heures... Quelle heureuse chance j'avais (je m'en rends compte aujourd'hui) de posséder ainsi le silence et l'isolement champêtre et de n'avoir qu'à descendre la rue Lepic pour être en plein Paris, dans le centre de toutes les activités, du commerce et de l'intelligence. »

Il y resta de 1906 à 1912.



Les "Sept baigneuses roses", d'Emile Bernard.

L'exposition qui se tient actuellement dans ce lieu même présente, dans la "salle du Cabaret", les œuvres créées à Montmartre, tandis que dans les salles du haut sont exposées une soixantaine d'œuvres illustrant la peinture de l'école de Pont-Aven, plus une douzaine d'œuvres du groupe des nabis, prêtées par les musées d'Orsay, Pompidou, Art

moderne de Grenoble, Pont-Aven, ainsi que des galeries et collectionneurs privés. Promenade pittoresque, un peu chaotique, du Paris canaille triste jusqu'à la Bretagne mystique...

Emile Bernard est, avec Gauguin, Sérusier, Maurice Denis, Maufra, Moret, O'Connor, un des fondateurs de cette fameuse école de Pont-Aven qui

fut à l'origine d'une véritable révolution esthétique, en rupture avec l'académisme mais aussi avec l'impressionnisme. Emile Bernard, homme de haute culture, grand voyageur, en fut l'illustrateur mais surtout le théoricien.

S'appuyant sur une connaissance fine et ouverte des œuvres du passé - primitifs italiens, vitraux du Moyen-Age, formes populaires de l'art breton -, mais aussi allant vers l'art asiatique moins reconnu, Emile Bernard élaborait une peinture nouvelle qui bouleversait les données : pas d'horizon, pas de modelé, pas de perspective, pas non plus de pointillisme à la manière de Claude Monet, des surfaces plates de couleurs unies cloisonnées par des traits sombres... "Synthétisme", "cloisonnisme", "symbolisme", autant d'ismes imaginés par les critiques pour cerner une peinture résolument avant-gardiste pour son époque.

Rose Pynson

□ Au Musée de Montmartre, 12 rue Cortot. Du 10 avril au 28 septembre. Tous les jours de 11 à 18 h, sauf lundi.

L'art de mettre en scène une expo

Selon l'emplacement, selon l'éclairage, un tableau peut être vivant ou mort. Pour obtenir dans la salle une atmosphère juste et qui donne à chaque œuvre sa valeur, le directeur artistique, ici Claude Rodriguez, dispose les tableaux l'un après l'autre, l'un à côté de l'autre, il arrive qu'il change leur place dix fois. A un moment donné les couleurs se mettent à vibrer les unes avec les autres, un climat se crée.

Alors intervient la lumière. « L'éclairage accompagne le regard du peintre. Il faut retrouver son regard, sa démarche, en réglant l'emplacement et la direction de la lumière. »

La "salle du Cabaret" baigne dans une lumière dorée, une sorte de ronde lumineuse qui passe par le lustre de "La viande", la chair nacrée des épaules de Lucie, les œillets safran et le cuivre de la "Nature morte à la cafetière", le citron et le raisin ambré de la "Nature morte à la théière", le ciel et les visages rosés de "La vie", le front pâle de l'Autoportrait.

Mais il suffit qu'on éteigne les lampes, et tout d'un coup c'est mort, la sorte de vibration magique qui parcourait la salle a disparu...

R. P.

Quelques-unes des œuvres présentées à l'exposition

● "L'heure de la viande" (exposé dans la "salle du Cabaret"). Œuvre créée par Emile Bernard lorsqu'il avait son atelier rue Cortot. Emile Bernard n'aimait pas l'ambiance du Montmartre de la "fête" nocturne, le Montmartre des boulevards, des cabarets et des bordels. « Chez Bruant¹, dit-il, j'étais consterné par le monde que je voyais et affligé par sa triste frénésie. » En tout cas, sur 1,25 m par 1,70 m, cette œuvre évoque l'univers de la prostitution ; en pastel et gouache, dans une atmosphère glauque en brun-roux-gris, des silhouettes de "viande", lourdes, sombres et vêtues de sombre.

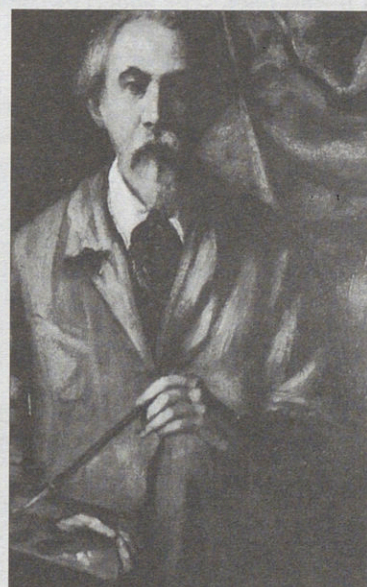
● Dans la même salle, "Lucie à l'éventail" (salle du Cabaret) : lumineuse, séduisante Lucie Morin, un des modèles préférés d'Emile Bernard... Autre modèle : Lucia, représentée nue à mi-corps ; cette femme douce, mystique, finit par s'engager en religion... Egalement dans cette salle, un "Autoportrait" italianisant, des natures mortes, "Les trois âges de la vie"...

1. Il fait allusion au cabaret le Mirliton, dirigé par Aristide Bruant, qui occupa le 84 boulevard Rochechouart après que le Chat noir eut quitté ce local (voir notre dernier numéro).

● Dans la salle 3, parmi d'autres, deux tableaux éclatants : « Madame Paul Sérusier à l'ombrelle », de Sérusier, autre peintre de l'école de Pont-Aven : la lumière traverse l'ombrelle rose, illumine le rose du visage et le vert tendre de la prairie. "Quai de Clichy ou La promenade sous la neige à Asnières", d'Emile Bernard : le quai, grande surface plane, occupe la moitié du tableau, avec au premier plan deux silhouettes brunes cernées de noir ; un tableau fort par la rigueur de son architecture et le chatoiement de la tonalité argentée...

● Des bronzes de Maillol, de sa période nabis, toujours dans la salle 3 : "Nabie nue", "Nabie vêtue", "La princesse Bibesco", "La femme assise", "Les deux sœurs". Silhouettes fines, éthérées, réalisations insolites d'un Maillol peu connu. Bronzes fondus exprès pour l'exposition grâce à Dina Vierny, fondatrice du Musée Maillol.

● Dans les salles suivantes : "Nymphes en bleu" et "Sept baigneuses roses" d'Emile Bernard, "Lavandières à Pont-Aven" de Gauguin, et des œuvres de Moret, Maufra, O'Connor. Images sorties de la légende d'un Finistère primitif...



Emile Bernard, qui de 1906 à 1912 travailla dans l'atelier du 12, rue Cortot, avait été l'ami de Van Gogh, Gauguin - avec lequel il créa "l'école de Pont-Aven", Odilon Redon et quelques autres. Cet "Autoportrait" date de 1934, sept ans avant sa mort.

L'AIR DU TEMPS

Les rêveurs de jour sont des hommes dangereux

Un triste soir, dans le métro entre Blanche et Place Clichy, un jeune homme monte dans le wagon où je suis en train de lire le journal. Il commence à s'adresser à la foule. Comme des centaines d'autres que la crise a précipité dans la misère. Mais lui ne déclame pas l'habituel discours misérabiliste. Je dresse l'oreille. Il annonce qu'il rédige et diffuse une petite revue intitulée *Vous et moi* dont ce serait le cinquième numéro. Et que son prix est fixé par l'acheteur. Intrigué par l'originalité de la démarche, j'échange l'opuscule contre une pièce de 10 francs.

Je fus bien inspiré. Le court poème en prose, en forme de carte de vœux, publié dans cette revue est une perle. A des années lumière des textes que l'on peut lire dans le nauséabond *Réverbère*, ou du vide sidéral de la plupart des journaux diffusés par les SDF. Je vous en livre quelques passages :

«*Que meure ce «bonheur» choisi par notre société ; que cesse cette comédie qui exige que chacun de nous sacrifie sa vie aux prétendues nécessités de cette société ; (...) que cesse l'asservissement de l'humanité à la marchandise ; (...) que l'on prenne conscience de l'état déplorable du monde ; que cessent la destruction du passé et le bétonnage du présent ; que disparaissent les Tchernobyl et les vaches folles ; (...) que cesse l'hégémonie américaine ; (...) que gronde un esprit de révolte ; (...) que l'on cesse d'être les spectateurs méfiants ou dociles de notre propre vie pour, au contraire, en devenir les créateurs...*»

Il termine cette série de souhaits, rappelant les meilleurs textes situationnistes, par une citation de Thomas Edward Lawrence (le fameux Lawrence d'Arabie) : «*Ceux qui rêvent la nuit dans les replis poussiéreux de leurs pensées s'éveillent le jour et rêvent que c'est vanité ; mais les rêveurs de jour sont des hommes dangereux, car ils peuvent agir leurs rêves les yeux ouverts, pour les rendre possibles.*» Et notre poète anonyme ajoute : «*Alors, s'il vous plaît, cette année, pensez à Vous et Moi et comme l'on pourrait être «dangereux» ensemble.*» Merci à vous.

Sylvain Garel

18^e
LIVRES

Dora Bruder, 15 ans, demeurant boulevard Ornano en 1941

En 1941, Dora Bruder et ses parents habitaient 41, boulevard Ornano. «*Ce sont des personnes qui laissent peu de traces derrière elles*, écrit Patrick Modiano. *Ce que l'on sait d'elles se résume souvent à une simple adresse...*» Des gens très modestes, le père probablement manœuvre au chômage, la mère on ne sait pas. Dora avait 15 ans. Des gens sans histoire.

Patrick Modiano est né en 1945, mais il situe presque tous ses romans dans la période noire de l'Occupation, entre 1940 et 1945. Dans un numéro de *Paris-Soir* de 1941, il est tombé sur cet entrefilet : «*On recherche une jeune fille, Dora Bruder, 15 ans, visage ovale, yeux gris-marron... Adresser toutes indications à M. et Mme Bruder, 41 boulevard Ornano.*» Partant de ces quelques lignes, il s'est lancé sur les traces de Dora. Sur les maigres indices qu'il a découverts, il a essayé d'imaginer qui elle pouvait être, et pourquoi cette fugue.

Le livre est le récit de cette recherche. Le 41, boulevard Ornano était un hôtel meublé. Au 43, il y avait un cinéma, qui a disparu mais dont le fronton a subsisté. Plus encore que les autres livres de Modiano, celui-ci est tissé de tout petits faits : tours

et détours dans le quartier du 18^e où les Bruder habitaient et dans le quartier de Reuilly où elle allait au collège, copie des fiches du commissariat du 18^e où leurs noms apparaissent, lorsque les parents signalent la disparition de Dora, un peu plus tard lorsqu'elle revient, puis lors de sa deuxième fugue, et lorsque le père est arrêté, et la mère à son tour, et Dora... Car Dora Bruder et ses parents étaient juifs, et ces gens sans histoire sont entrés dans l'Histoire au chapitre des arrestations, de l'internement à Drancy, de la mort à Auschwitz.

«*J'ignorerai toujours à quoi elle passait ses journées, où elle se cachait, en compagnie de qui elle se trouvait pendant les mois d'hiver de sa première fugue*, écrit Modiano dans les dernières lignes du livre. *C'est là son secret. Un pauvre et précieux secret que les bourreaux, les ordonnances, les autorités d'occupation, le Dépôt, les casernes, les camps, l'Histoire, le temps - tout ce qui vous souille et vous détruit - n'auront pas pu lui voler.*»

Et ce livre fait de trois fois rien est bouleversant.

René Molino

□ Patrick Modiano, *Dora Bruder*, éditions Gallimard, mars 1997, 95 F.

18^e
FILMS

Les Randonneurs font halte sur la Butte Montmartre

Le troisième long métrage du jeune cinéaste français Philippe Harel, *Les Randonneurs*, se déroule presque entièrement en Corse. Plus précisément sur le chemin de grande randonnée qui traverse l'Ile de Beauté du nord au sud. Sur ce réputé et difficile GR 20, quatre amis (deux filles et deux garçons) et un guide cheminent de plus en plus péniblement. La fatigue ajoutée aux complexes relations qui unissent ces personnages sans

grand relief rendent la situation rapidement conflictuelle. Ce long métrage amusant mais sans plus se termine par des ruptures, mais aussi par un mariage célébré sous la neige en haut de la Butte Montmartre. Un des protagonistes de cette balade oubliable fait également référence à la rue des Saules, elle aussi située dans ce quartier de notre arrondissement.

Sylvain Garel

Les élèves acteurs d'Atel'Art au Dix-Huit-Théâtre le 7 mai

17 comédiens en herbe de l'atelier théâtre de l'association Atel'Art présenteront le 7 mai à 20 h 30 au Dix-Huit Théâtre, 16 rue Georgette Agutte, une œuvre qu'ils ont conçue et qu'ils interprètent : *la Cité de l'emballage*. Une cité où tous les matins sont gris... mais trop c'est trop, et un jour, «*A bas la pluie, à bas le bruit ! De l'air, du bon et du pas cher !*», s'écrit le Marseillais...

□ Atel'Art (les Arts de 5 à 15 ans, musique, théâtre, arts plastiques). 172 rue Ordener, tél. 01 46 06 13 31.

Si vous voulez être sûr(e) de ne pas manquer un seul numéro du 18^e du mois, abonnez-vous !

- ☐ Je m'abonne au 18^e du mois : un an (onze numéros) : 130 F
- ☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association des «Amis du 18^e du mois» : 230 F (130 F abonnement + 100 F cotisation)
- ☐ Je désire recevoir le catalogue des «Rencontres photographiques» proposé à prix réduit avec tout abonnement nouveau : 150 F (130 F abonnement + 20 F catalogue)

(Cochez la formule que vous avez choisie.)

Nom : Prénom :

Adresse :

Découpez ou recopiez, et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre «Les Amis du 18^e du mois», à l'adresse : Le 18^e du mois, 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris

■ demandez le programme ■ demandez le programme ■

par Rose Pynson et Marie-Pierre Larrivé

A l'Atalante

Petit boulot pour vieux clown

de Matéi Visniec, mise en scène de Patrick Collet

«On demande vieux clown» : ils sont trois à avoir répondu à cette annonce, trois vieux clowns, anciens partenaires qui se retrouvent par hasard dans une lugubre salle d'attente où personne ne viendra les chercher. Emotion des retrouvailles mais aussi rivalité angoissée car ce petit boulot pour laissés-pour-compte est leur dernière planche de salut. Manigances donc pour évincer l'autre, petites perfidies et énormes coups de gueule. Ils sont lamentables, odieux et attendrissants.

Ils sont lamentables mais les acteurs sont truculents et la pièce est féroce et drôle. On rit aux larmes pour ne pas pleurer devant ces vies dérisoires et gâchées.

Petit boulot pour vieux clown est de Matéi Visniec, un Roumain vivant en France depuis 1987, journaliste à Radio France Internationale (RFI). Lorsqu'il était en Roumanie, sous le régime de Ceausescu, il a écrit entre 1977 et 1987 une quarantaine de pièces, toutes censurées. L'action de celle-ci se passe en Italie, ce pourrait être partout ailleurs. Le souvenir de la Roumanie s'impose dans cette atmosphère d'enfermement, de délation et de stratégie d'élimination de l'autre. Mais la France du chômage grandissant est-elle si loin ?

M.P.L.

□ Du 21 avril au 24 mai. 10 place Charles Dullin. (Pour trouver le théâtre de l'Atalante, il faut faire le tour de celui de l'Atelier.) Tél. 01 46 06 11 90.

A l'Espace Acteur

G'nunns

par la Compagnie Les Tréteaux du Dragon (association *Droits devant !*)

L'association *Droits devant !*, créée, il y a près de deux ans lors du squatt de la rue du Dragon, et dont le siège est maintenant rue Montcalm dans le 18^e, a suscité la création de cette compagnie théâtrale, les *Tréteaux du Dragon*, qui se propose avec ce spectacle de faire résonner «dans Paris, au cœur d'un quartier populaire, une expression culturelle grandissante : celle des jeunes, des banlieues, des communautés»... Les «G'nunns» dont il est question ici sont des petits démons qui racontent la vie, de la naissance à la mort, en passant par l'école, le mariage, le travail - dans un style bouffon, mais dans toute la dimension sociale et politique...

Le samedi 31 mai à 17 h, avant le spectacle, et le 1^{er} juin après le spectacle, débats («La précarité dans la culture» le 31, «L'appel des sans» le 1^{er}).

□ Les 30 et 31 mai 20 h 30 et le 1^{er} juin 16 h. Espace Acteur, 14 bis rue Sainte Isaure. 01 42 62 35 00.

Au Théâtre des Abbesses

Dances de l'Inde

Pour les apprécier, il faut se laisser porter par «l'intense élan de vie et de beauté qui traverse toutes les danses indiennes», pour exprimer, dans des formes rituelles et subtiles exigeant de longues années d'apprentissage, tout à la fois le quotidien - la légèreté d'une feuille, l'animal qui chasse, le croissant de lune, l'être aimé... - et la joie spirituelle. Point n'est besoin de connaître les codes traditionnels pour en goûter la splendeur. Il y a des moments de pure technique, admirables, des moments de théâtre, du mime. Et le raffinement des costumes... Du 20 mai au 22 juin, le Théâtre des Abbesses nous présente des styles de diverses régions de l'Inde.

• **Style Odissi**, de l'Etat d'Orissa au sud de Calcutta, un des plus anciens des styles classiques, datant du II^e siècle avant notre ère. Par la grande danseuse Madhavi Mudgal. (20 au 24 mai.)

• **Bhârata Natyam**, du sud de l'Inde (région de Madras), qui était exécuté autrefois devant les statues des divinités dans les temples : sauts et pas, poses demi-assises, tournolements rapides, mouvements d'épaules, des poignets, du corps, tout cela d'une extrême précision... Par la danseuse Alarmel Valli. (27 au 31 mai.)

• **Manipuri**, qui représente la création de l'univers par les dieux, dansé d'un côté par les femmes et de l'autre par vingt danseurs issus des Arts martiaux indiens. (Du 2 au 7 juin.)

• **Kuchipudi**, qui s'est développé au X^e siècle dans l'Andhra Pradesh, fait appel aux procédés habituels de l'art mimique indien, vocabulaire gestuel et jeu expressif du visage, sur des mélodies d'une grande beauté. Dans le même spectacle, le style **Mohini Attam**, danse classique féminine du Kerala, à la fois sacrée et populaire. (10 au 14 juin.)

• **Kathak** : généralement exécuté en solo, une des danses classiques les plus évoluées de l'Inde. Le maître Birju Maharaj, qui le présentera ici, est un virtuose. Chanteur, danseur, compositeur, poète, chorégraphe, il accomplit des prouesses : dessiner un éléphant ou un paon sur le sol tout en dansant. Le contrôle de son corps est



Madhavi Mudgal : une des plus brillantes danseuses du style *odissi* (20-24 mai).

ph. Kamal Sahai

tel qu'il peut ne faire tinter qu'un grelot parmi les trois ents suspendus à ses chevilles... (18 au 22 juin.)

R.P.

□ 31 rue des Abbesses. Réservation 01 42 74 22 77.

Et aussi

THÉÂTRE

■ **C'est pour la vie**, de Jeanne Bœsch. A *l'Alambic*. 01 42 23 07 66.

■ **St Joan**, de Julia Pascal. A *l'Atalante*, du 27 mai au 7 juin. 01 46 06 11 90.

■ **Souvenirs avec piscine**, de Terence McNally, avec Martin Lamothe et Elisabeth Depardieu. A *l'Atelier*. 01 46 06 49 24.

■ **Isabelle Margault** dans son «one woman show» au *Théâtre de Dix Heures*. Au même théâtre, **Frédéric Lebon**, imitateur, prolonge. 01 46 06 10 17.

■ **Ulysse Ben Miloud**, de Laurent Benichou. Au *Dix-Huit Théâtre*, du 20 au 31 mai. 01 42 26 47 47.

■ **Geste**, d'après *Zazie dans le métro* de Raymond Queneau. Au *Lavoir moderne parisien*, jusqu'au 24 mai. Et le 31 mai 20 h, **Elle(s) d'Isles**, d'Aimé Césaire et Saint-John-Perse (dans le cadre du festival *Le 18e tout un poème*). 01 42 52 09 14.

■ **Rencontre de Cléopâtre et de la reine de Saba**. Au *Funambule* du 5 au 12 mai. A partir du 16 mai, **Tailleur pour dames**, de Feydeau. 01 42 23 88 83.

■ **September song**, d'Yves Navarre. Au *Tremplin Théâtre*, jusqu'au 24 mai. Et du 28 au 31 mai, **Les soliloques du pauvre**, de Jehan Rictus (dans le cadre du festival *Le 18e tout un poème*). 01 48 60 66 05.

MUSIQUE ET DANSE

■ **A la Cigale** : *Zap Mama*, le 14 mai. *La Place*, 15 mai. *Zucchero*, 25 et 26. *Stomy Bugsy*, 30 mai. 01 49 25 89 99.

■ **A l'Elysée Montmartre** : *Asian Dub Foundation Tour*, le 9 mai. *Culture*, 18 mai. *Bunny Wailer*, 22 mai. *Morphine* (avec en guest star Red Snapper) le 23 mai. *Buju Banton* le 5 juin.

■ **Halle St Pierre**, *Herminia Rodriguez Sextet* (flamenco) les 3, 9 et 10 mai.

Au Cinéma des Cinéastes

Cannes, 50 ans de festival

Du 7 au 20 mai, le Cinéma des Cinéastes de l'avenue de Clichy présente quatorze films offrant la particularité commune d'avoir été sélectionnés pour le Festival de Cannes, de n'y avoir obtenu aucun prix, mais d'avoir été ensuite consacrés comme des classiques : 1946, *La belle et la bête* (Jean Cocteau). 1949, *Les rendez-vous de juillet* (Jacques Becker). 1953, *Les vacances de M. Hulot* (Jacques Tati). 1959, *Hiroshima mon amour* (Alain Resnais). 1960, *Le trou* (Jacques Becker). 1962, *Cléo de 5 à 7* (Agnès Varda). 1967, *Mouchette* (Robert Bresson). 1969, *Ma nuit chez Maud* (Eric Rohmer). 1970, *Les choses de la vie* (Claude Sautet). 1975, *Touch of zen* (King Hu, Hong-Kong). 1976, *Mr Klein* (Joseph Losey). 1978, *Midnight Express* (Alan Parker). 1983, *L'homme blessé* (Patrice Chéreau). 1992, *La sentinelle* (Arnaud Desplechin).

□ 7, avenue de Clichy. Renseignements : 08 36 68 97 17 (2,23 F la minute). Informations : 01 53 42 40 20 (à partir de 13 h).

PETITES ANNONCES

● **Pas de panique !**, association agréée de **services aux personnes** : garde d'enfants, sortie d'école, soutien scolaire. Aide et présence auprès des personnes âgées. Ménage, repassage, grand nettoyage et petit jardinage, courses, cuisine... Paris et région parisienne. Tous les jours de 8 h à 13 h et 15 h à 19 h, samedi de 11 h à 18 h. Tél : 01 42 23 36 37, sinon répondeur.

● «Accueil et Promotion», association pour l'égalité des droits des Français et des étrangers, recherche **bénévoles pour soutien scolaire**. Téléphoner au 01 42 59 26 89 ou se présenter lundi, mardi, jeudi, vendredi de 17 h à 19 h au 28, rue de Laghouat.

● **Dans le 18^e, près de la mairie, cours de piano** accéléré. Méthode Hoffmann, par pianiste, ancien chef d'orchestre à la Comédie Française. Cours d'harmonie classique et jazz, orchestration, composition, pour débutants complets et avancés. Tél. 01 44 92 02 95.

● **A louer** rue Léon à partir mai petit **studio** refait neuf, s.b., chauff. cent., placard, immeuble correct, code, ascenseur, 2 300 F TTC. Tél. 01 42 58 16 89.

● **Cherche machine à coudre** d'occasion, petite et simple. M.-P. Larrivé, 01 42 23 43 36 (répondeur).

● Educateur, excellentes références, retraité fin d'année, **garderait enfant** sortie école (autre arrangement possible) à dater de janvier 98. Tél. 01 43 87 70 27 (répondeur).

NOS TARIFS : 10 F la ligne de 40 signes. Les annonces doivent nous parvenir **au plus tard le 18 de chaque mois**, sous les rubriques : **immobilier, logement ; emploi ; ventes et achats divers ; troc ; associations ; messages personnels**. **Pour nos abonnés** : gratuit pour «demandes de logement» et «demandes d'emploi», 50 % de réduction dans les autres rubriques.



Ce sont les deux expositions de la mairie qui ont eu le plus de visiteurs : dans le grand hall, *Le 18e dans tous ses états*, réalisée par les photographes du 18e du mois et d'AIDDA (ci-dessus) ; et dans la salle des fêtes, le superbe ensemble *Le 18e vu par des grands photographes*.

Les Rencontres photographiques du 18e : et si on recommençait dans deux ans ?

C'était la première édition de ce «mois de la photo du 18e». Tout était donc à inventer (trouver les lieux d'exposition, mettre en place les contacts et la publicité, réaliser les expos, etc.), et avec un très petit budget. Vingt expositions de photos à travers les quartiers du 18e, un concours national, une rencontre-débat : les *Rencontres photographiques du 18e* ont été dans l'ensemble un succès.

Les organisateurs, *Le 18e du mois* et l'association AIDDA, envisagent une deuxième édition dans deux ans.



Inauguration à la mairie : Brahim Chanchabi, commissaire général des expositions, et Daniel Vaillant, maire du 18e.

Remise des prix du concours : Héloïse Blier, 12 ans, prix spécial du jury.



Un visiteur s'est reconnu sur une photo de Lionel Derimais. (Exposition Montmartre autrement.)

Trois photographes : Thierry Nectoux, François Le Diascorn, Jean Marquis à un vernissage.



Photos Dan Aucante

Le palmarès complet du Prix de la photographie sociale et documentaire

- 1er prix : Thierry Pasquet (pour un ensemble de photos sur le thème *La maison de retraite*).
- 2e prix : Frances Dal Chele (*Femmes dans la marge*).
- 3e prix : Florent Haerdte (*St-Bernard*).
- 4e prix : Stéphane Ragot (*Moskova*).
- 5e prix : Willy Vainqueur (*Rap à Saint-Denis*).
- 6e prix : Hamid Debarrah (sans titre).
- 7e prix : Claire Cadiou (*Hôtels*).
- 8e prix : Laurent Desmoulins (*Vues du rail*).
- 9e prix : Lian Hong (*Un monde à part*).
- 10e prix : Amir Nour Eddine (*Le Caire*).

En outre le jury a décidé de créer un prix spécial pour les moins de 15 ans. (Un certain nombre d'envois entraient dans cette catégorie.) Il est allé à Héloïse Blier, 12 ans (*Ma sœur jumelle*).

Le catalogue des "Rencontres photographiques" est en vente.

Avec de nombreuses photos des différentes expos, et notamment des images du 18e arrondissement dans sa diversité.

Prix : 40 F. A demander dans les librairies ou commander au 18e du mois, 7 rue du Ruisseau, 75018, en joignant le paiement par chèque.

Nous le proposons, en bienvenue, à tout nouvel abonné pour le prix de 20 F (à joindre au montant de l'abonnement, voir le bulletin d'abonnement page 22.) Profitez-en, abonnez-vous, abonnez vos amis !